

ROMAN

Révolutions

Jean-Marie Le Clézio

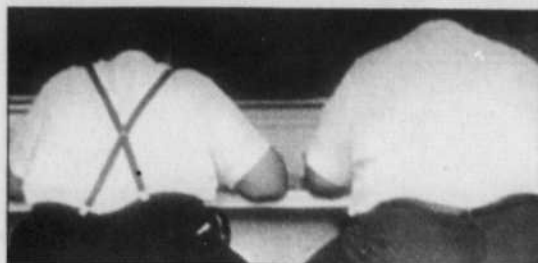
Page F 7



ESSAI

Le fabuleux monde des gros

Page F 10



◆ LE DEVOIR ◆

LIVRES

CAHIER
F



VARIATIONS SUR KIGALI

DIANNA CAHN

LOUIS CORNELLIER

Faire la lumière sur ce qui s'est passé au Rwanda en 1994 n'est pas vraiment à la portée du commentateur québécois, même s'il se prétend bien informé. L'histoire du pays est complexe, tout comme celle du conflit, traversé d'intérêts multiples et difficiles à cerner. On sait qu'il y a eu un massacre et que des Tutsis et des Hutus en ont été les victimes. Qui ont été les agresseurs, les coupables? Là-dessus, les interprétations divergent.

L'année même du drame, Rony Brauman, ex-président de Médecins sans frontières, publiait *Devant le mal - Rwanda: un génocide en direct*, un essai qui s'en prenait au rôle de la France dans le conflit. Pour lui, la cause était entendue: la population tutsie avait été victime d'une tentative de génocide de la part du pouvoir hutu, et la France, pour défendre ses intérêts en Afrique et par antiaméricanisme primaire, aurait laissé faire. Du côté des méchants, donc: le président Habyarimana et ses milices hutues, de même qu'une France opportuniste. Du côté des bons: les victimes tutsies et les troupes du FPR

(Front patriotique rwandais).

En 2000, dans un sombre et très beau roman vérité qu'il présentait aussi comme «une chronique et un reportage», Gil Courtemanche reprenait l'essentiel de cette thèse. *Un dimanche à la piscine à Kigali*, en effet, raconte le bouillonnement de la haine hutue jusque-là larvée et son éclatement à la fois sauvage et méthodique. Habité par une langue africaine et de plus en plus effrayante de noirceur violente à mesure qu'il avance, le roman dénonce la propagande du pouvoir hutu, l'attentisme du général Dallaire, commandant de la Mission des Nations Unies pour l'assistance au Rwanda, et cherche à rendre avec intensité l'atmosphère génocidaire qui gagne Kigali. Romancier, Courtemanche ménage un petit espace à l'ambiguïté, mais son point de vue d'ensemble

ne laisse pas de doute et rejoint sur l'essentiel celui de Brauman, d'ailleurs partagé par la plupart des commentateurs.

«Le génocide au Rwanda est à 100 % la responsabilité américaine»

L'autre Kigali

Pourtant, selon l'essayiste québécois Robin Philpot, déjà auteur du dérangeant *Oka: dernier*

alibi du Canada anglais, «ça ne s'est pas passé comme ça à Kigali» (titre de son dernier ouvrage). Puissamment accusateur lui aussi, ce brûlot renverse totalement la perspective en affirmant que la responsabilité du drame rwandais appartient au FPR, à majorité tutsie, perfidement appuyé par les États-Unis, le Royaume-Uni et la Belgique. Il cite même Boutros Boutros-Ghali, selon lequel «le génocide au Rwanda est à 100 % la responsabilité américaine». Explosive et très audacieuse, la thèse de Philpot, qui entend démolir le récit «aimable et convenable» qui a cours sur le Rwanda, est aussi solidement défendue.

Jusqu'en 1959, explique-t-il, le pays, royaume féodal devenu colonie, est le théâtre d'une organisation inéquitable entre une aristocratie tutsie minoritaire et des paysans hutus majoritaires. À la suite d'une révolte de ces derniers, le Rwanda devient indépendant en 1962 et plusieurs Tutsis s'expatrient alors, surtout vers l'Ouganda. Plusieurs troubles s'ensuivront, mais, écrit Philpot, à la suite du coup d'État militaire qui porte au pouvoir le général major Juvénal Habyarimana en 1973, «le Rwanda a vécu dans la paix et une prospérité relative».

Le 1^{er} octobre 1990, cet équilibre très fragile éclate au moment de l'invasion du pays par une partie de l'armée ougandaise, qui compte plu-

sieurs expatriés tutsis. Appuyée par Yoweri Museveni, président de l'Ouganda, et par les Américains qui souhaitent ainsi enrayer l'influence française en Afrique, cette guerre d'agression (ce sont les termes de Philpot), dorénavant menée par le FPR de Paul Kagame, constitue la vraie origine de la tragédie à venir.

Déjà soumis par les instances économiques internationales à un programme d'ajustement structurel porteur de tensions sociales parce qu'il entraîne l'appauvrissement de la majorité hutue très présente dans le secteur public, engagé sur la voie du multipartisme sous la pression de la France, le Rwanda, au moment même où sa souveraineté est menacée de l'extérieur, se retrouve aux prises avec une insurrection puisque les nouveaux partis appuient... l'envahisseur. «Au lieu d'avoir, comme dans toutes les guerres, une coalition nationale contre l'envahisseur, il se crée ainsi une coalition solidaire avec l'envahisseur».

D'après Philpot, en 1993, à Kigali seulement, «il y avait 146 cellules clandestines appartenant à l'armée du FPR, laquelle occupait une partie importante du territoire rwandais en poursuivant une guerre d'usure». Et quand les forces présidentielles s'attaqueront à ces ennemis de l'intérieur,

VOIR PAGE F 2: KIGALI

Le génocide selon Gourevitch

LOUIS CORNELLIER

Gagnant du National Book Award en 1998, *Nous avons le plaisir de vous informer que, demain, nous serons tués avec nos familles*, de l'Américain Philip Gourevitch, journaliste au *New Yorker*, est probablement l'œuvre qui défend avec le plus de force et de détails la thèse du génocide rwandais, réfutée par Robin Philpot.

Très intense et engagé, ce grand reportage, rédigé dans un style rythmé et élégant, résume l'histoire du Rwanda jusqu'à ce qu'il désigne comme le «massacre programmé» de 1994, «le carnage le plus efficace depuis le bombardement atomique de Hiroshima et de Nagasaki», expose les suites de la tragédie et dresse un accablant

réquisitoire contre le «Pouvoir hutu» et ses sbires.

Pour Gourevitch, le tableau est clair: Kagame, Museveni et le FPR sont des héros, malheureusement laissés à eux-mêmes par la communauté internationale, et les Hutus fanatisés sont des génocidaires, appuyés par le gouvernement français. Les camps de réfugiés hutus au Zaïre, en Tanzanie et au Burundi, créés à la suite de l'avancée victorieuse du FPR, n'ont été que des fabriques à assassins hutus, placées sous la botte des leaders du génocide et encouragées par le dictateur zaïrois Mobutu, et il fallait les démanteler pour éviter la reprise du massacre. Les bavures liées à ce démantèlement, mené par les troupes militaires de Kagame, appartiennent, selon le journaliste, à la catégorie des malheureux mais inévitables «dommages collatéraux».

Scandalisé par cette thèse qui pratique «le manichéisme à outrance», Robin Philpot, dans son essai, s'insurge: «Ainsi, les massacres commis par l'armée du FPR au camp de Kibeho en avril 1995 seront comparés à la marche du général nordiste Sherman dans la guerre civile américaine mettant fin à l'esclavage et à la libération de la France et de l'Italie du joug nazi: quelques bavures qui n'entachent pas la noblesse de la cause. L'invasion du Zaïre/Congo en octobre et novembre 1996 par le Rwanda et l'Ouganda, le bombardement des camps de réfugiés et leur rapatriement forcé vers le Rwanda, seront des actes de justice et de vérité en action.»

VOIR PAGE F 2: GOUREVITCH

JEAN-PHILIPPE WARREN

Un regard neuf sur les craintes et les espoirs que la sociologie a partagés avec le Québec d'avant la Révolution tranquille.

L'ENGAGEMENT SOCIOLOGIQUE

La tradition sociologique du Québec francophone (1886-1955)

JEAN-PHILIPPE WARREN

L'ENGAGEMENT SOCIOLOGIQUE

448 pages • 32,95 \$



Boréal

www.editionsboreal.qc.ca

LIVRES

ROMAN QUÉBÉCOIS

KIGALI

SUITE DE LA PAGE F 1

une attitude normale en temps de guerre selon l'essayiste, on les accusera d'«extrémisme hutu». Il y a bien sûr eu de la répression, mais pas de génocide, ajouta-t-il en citant à l'appui quelques témoins importants.

Les vrais coupables du drame, selon Philpot, sont donc le FPR, sauveur d'après la version officielle, les organisations des droits de l'homme, qui «ont servi de paravent à l'action militaire de l'armée du FPR», et les Américains, qui ont encouragé très activement ces manœuvres. Accusé de complaisance à l'endroit du FPR et présenté comme une marionnette des États-Unis, le général Dallaire ne s'en tire pas trop bien lui non plus.

En 1994, l'attentat qui a causé la mort du président Habyarimana, attribué lui aussi au FPR par Philpot, déclencha finalement le carnage que l'on connaît et dans lequel les Hutus, sur la défensive, n'auraient pas joué le rôle de géocidaires mais celui de protagonistes d'une guerre civile. La thèse, j'insiste là-dessus, est très explosive, et il faut la recevoir avec beaucoup de précautions.

Féroce à l'endroit des tenants de la thèse adverse (Gil Courtemanche, Carole Off, Philip Gourevitch et Colette Braeckman), qu'il accuse de mépris colonialiste, Robin Philpot dénonce avec virulence l'ethnocentrisme d'une certaine tradition littéraire euro-

péenne et américaine qui «régit la littérature populaire sur l'Afrique». Du roman de Courtemanche, par exemple, il dira ceci: «Courtemanche infantilise tous les Africains. [...] Comme dans tous les livres populaires sur l'Afrique, les images de paysages bucoliques et de luxuriance africaine que l'on trouve dans ce roman servent seulement de toile de fond à des descriptions de mort, de sexe et de violence inouïes. [...] Comment peut-on auréoler un roman qui déshumanise si crûment une partie de l'humanité?»

Opposé à la «justice des vainqueurs», à la chasse aux sorcières que représente pour lui le Tribunal pénal international sur le Rwanda, défenseur de l'œuvre africaine du père Lévesque que l'on a, selon lui, injustement accusée à mots à peine couverts, Robin Philpot, avec cet essai troublant dédié à la mémoire du président Habyarimana, lâche une véritable bombe dans le rayon interprétatif réservé à la tragédie rwandaise.

At-il raison? Je n'ai pas l'outrecuidance de trancher ici ce grave débat qui doit se poursuivre.

louiscornellier
@parroinfo.net

ÇA NE S'EST PAS PASSÉ COMME ÇA À KIGALI

Robin Philpot
Les Intouchables
Montréal, 2003, 224 pages

La Côte-Nord d'Arlette Cousture

CAROLINE MONTPETIT
LE DEVOIR

Il y a une dizaine d'années, la romancière québécoise Arlette Cousture mettait le pied pour la première fois, de nuit, à Harrington Harbour, cette petite île surgie dans les eaux du golfe du Saint-Laurent, sur la Côte-Nord. Sur le chemin du retour de cette croisière à bord du *Nordic Express*, elle s'est arrêtée sur l'île de nouveau, de jour cette fois, et a su que ce village aux trottoirs de bois allait être le site de son prochain roman.

C'est ainsi que *Tout là-bas*, le dernier ouvrage d'Arlette Cousture, paraît ces jours-ci aux Éditions Libre Expression, faisant sortir de l'ombre la célèbre romancière populaire. C'est un petit livre, un instant volé au temps plutôt qu'une saga. Un livre qu'Arlette Cousture a décidé de livrer au monde avant l'épilogue final des *Filles de Caleb*, qui doit paraître à l'automne.

Ce qui l'avait frappée lors de cette visite dans ce petit village du Québec, sur la route de Blanc-Sablon, c'était l'attente, dit-elle. Comme si tout le monde y attendait Godot, peut-être par l'entremise du bateau livrant régulièrement ses marchandises.

Le premier personnage à avoir germé dans l'imagination d'Arlette



JACQUES GRENIER LE DEVOIR
Arlette Cousture

Cousture est d'ailleurs Manny, une femme qui attend désespérément qu'un événement vienne perturber son quotidien, tout tissé d'ennui.

Ensuite sont venus les autres, notamment les jumeaux Lucy et Luke, deux parties d'un couple qui se complètent, d'une certaine manière, puisque le second ne termine jamais ses phrases tandis que la première les termine toutes.

Reste que Luke est un enfant handicapé. En cela, il rejoint les préoccupations de l'écrivaine,

qui a adopté une enfant handicapée intellectuelle aujourd'hui âgée de 28 ans.

Mais malgré la pauvreté, les deuils, la maladie, les abandons, la solidarité est d'ailleurs omniprésente dans l'île que décrit Arlette Cousture, dans un livre où tout est inventé sauf le lieu.

Pour elle, ce livre est sans doute celui qui lui ressemble le plus: en effet, il présente ses valeurs, celle du partage notamment. Mais le partage a aussi ses revers. Et aussi sent-on courir dans le village de Harrington Harbour des rumeurs, des perceptions, comme dans chaque petit village où on sait tout sur tout le monde.

Selon l'écrivaine, le village lui-même est devenu un personnage avec ses opinions sur les gens, ses jugements.

Reste qu'il y a des chances que le roman d'Arlette Cousture popularise cette petite île perdue du nord du Québec. A ce sujet, Mme Cousture fait d'ailleurs ses mises en garde: le village n'est desservi que par bateau et on n'y trouve pas plus de cinq chambres à louer.

TOUT LÀ-BAS

Arlette Cousture
Libre expression
Montréal, 2003, 160 pages

ÉCHOS

Gazole de Bertrand Gervais est porté à l'écran

(Le Devoir) — Les droits cinématographiques de *Gazole*, un roman de Bertrand Gervais publié en 2001 chez XYZ éditeur, viennent d'être acquis par les films Zingaro. La scénariste Michelle Allen (*Divia*, *L'Or*, *Tribu.com*) a été pressentie pour scénariser ce roman qui porte sur un groupe rock dont le parolier s'est suicidé.

Estuaire passe en d'autres mains

(Le Devoir) — Gaston Bellemare a décidé de céder la revue de poésie *Estuaire* à Jean-Eric Riopel. Outre la direction administrative, le jeune poète assumera la direction littéraire de la revue avec Monique Deland. La revue *Estuaire*, qui publie quelques numéros par année, existe depuis 25 ans.

Pas de prix Odyssee

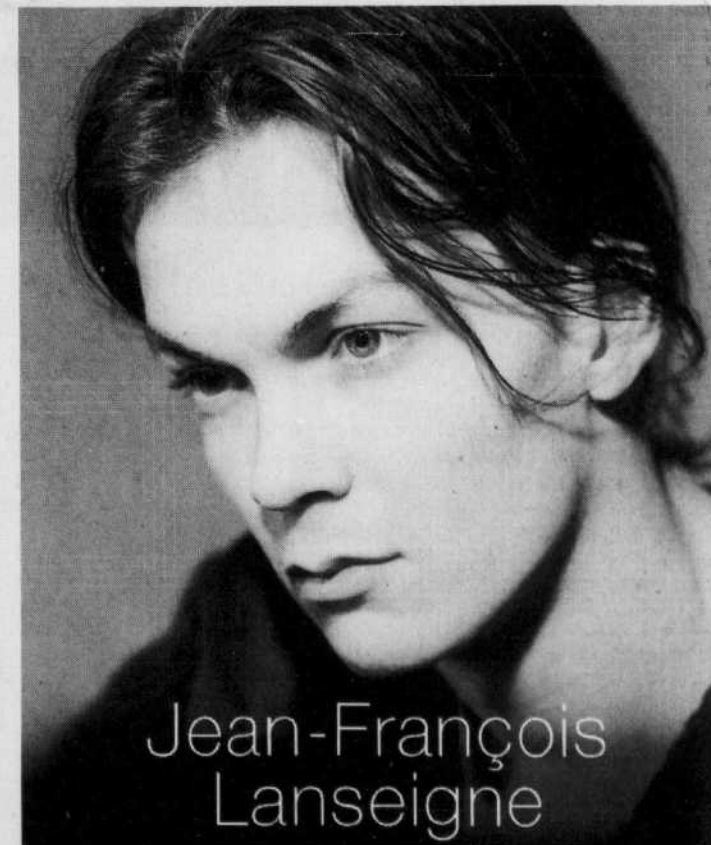
(Le Devoir) — Il n'y aura finalement ni gala ni prix littéraires Odyssee cette année. L'ensemble de cette aventure, qui n'aura connu qu'un seul gala l'an dernier, semble s'être abîmé dans le désintérêt et dans l'absence de subventions.

Poésie et silence

(Le Devoir) — Pierre Nepveu fait paraître chez Nota Bene, dans la collection «Visées critiques», un essai intitulé *Les Mots à l'écarte*. À travers une analyse de la poésie et du silence chez Fernand Ouellette, Gaston Miron et Paul-Marie Lapointe, Nepveu cherche, si on en croit le quatrième de couverture, à faire ressortir la conscience tragique du monde qui a accompagné la poésie québécoise de la Révolution tranquille.

NOUS AVONS LE PLAISIR DE VOUS INFORMER QUE, DEMAIN, NOUS SERONS TUÉS AVEC NOS FAMILLES

CHRONIQUES RWANDAISES
Philip Gourevitch
Folio documents
Paris, 2002, 496 pages



Jean-François Lanseigne



Pas de fuite possible quand c'est en soi que gronde l'orage

«Les murs sont bleus et le sol est froid, Je m'appelle Carl Lachance. Je suis un mauvais garçon. J'ai treize ans et je déteste le bleu...»



vlb éditeur
www.edvlb.com

GOUREVITCH

SUITE DE LA PAGE F 1

Au passage, dans un amalgame visant à discréditer le point de vue du journaliste américain, Philpot mentionne même que «Gourevitch était très proche de Madeleine Albright, secrétaire d'État sous le prési-

dent Clinton: Jamie Rubin, responsable des communications d'Albright, est son beau-frère».

Elles aussi très accusatrices, comme tous les ouvrages portant sur le carnage de 1994, les *Chroniques rwandaises* de Philip Gourevitch, profondément déran-

geantes, inculpent systématiquement tous les acteurs que l'essai de Philpot cherche à disculper.

Saurons-nous un jour qui dit vrai? Il en va de notre devoir de mémoire et de justice à l'endroit des victimes et des survivants de cette effroyable boucherie africaine.

Palmarès Renaud-Bray

Le baromètre du livre au Québec

du 2 au 8 avril 2003		Coup de Cœur	
1	Actualité LA GUERRE DES BUSH ♥	É. LAURENT	Pion 9
2	Roman SEPT JOURS POUR UNE ÉTERNITÉ	M. LEVY	Robert Laffont 7
3	Essais MIKE CONTRE-ATTAQUE ! ♥	M. MOORE	Boréal 24
4	Roman SANS SANG	A. BARICCO	Albin Michel 6
5	Psychologie QUI A PIQUÉ MON FROMAGE ? ♥	J. SPENCER	Michel Lafon 118
6	Actualité APRÈS L'EMPIRE ♥	E. TODD	Gallimard 25
7	Roman Qc UN MATIN TU TE RÉVEILLES... T'ES VIEUX !	M. FRÉCHETTE	Vents d'Ouest 1
8	Polar L'HÉRITAGE	J. GRISHAM	Robert Laffont 3
9	Spiritualité LE POUVOIR DU MOMENT PRÉSENT ♥	E. TOLLE	Ariane 130
10	Spiritualité DIEU ? ♥	A. JACQUARD	Stock 6
11	Loisirs Qc LES MORDUS N° 1 ♥	M. HANNEQUART	Rudel Medias 4
12	Spiritualité JE VOUS DONNE SIGNE DE VIE	M. CARON	Marjolaine 58
13	Psycho. Qc DEMANDEZ ET VOUS RECEVREZ	P. MORENCY	Transcontinental 22
14	Essais VERS L'ÉQUILIBRE	J. SAUL	Payot 2
15	Roman Qc TOUT LÀ-BAS	A. COUSTURE	Libre Expression 11
16	Psychologie CESSEZ D'ÊTRE GENTIL, SOYEZ VRAI ! ♥	T. D'ANSEMBOURG	L'Homme 116
17	Biographie BRÛLÉE VIVE	SOUAD	Oh éd. 1
18	Roman Qc LA MAISON DES REGRETS	D. MONETTE	Logiques 7
19	Jeunesse QUATRE FILLES ET UN JEAN ♥	A. BRASHARES	Gallimard 41
20	Polar L'EMPIRE DES LOUPS	J.-C. GRANGÉ	Albin Michel 10
21	Biograph. Qc SALE JOB: UN EX-MOTARD PARLE	P. PARADIS	L'Homme 5
22	Cuisine CUISINE VÉGÉTARIENNE ♥	COLLECTIF	Marabout 11
23	Roman IMPRIMATUR ♥	MONALI / SORTI	JC Lattès 11
24	Actualité LA QUESTION IRAKIENNE ♥	P.-J. LUZZARD	Fayard 11
25	Essais LES NOUVEAUX MAÎTRES DU MONDE ♥	J. ZIEGLER	Fayard 22
26	Roman BAYOU	N. ROBERTS	Belfond 1
27	B.D. GARFIELD, t. 36 - Tout schuss	J. DAVIS	Dargaud 4
28	Roman Qc J'AI VOLÉ AVEC LE BARON ROUGE	C. LAROSE	Vents d'Ouest 2
29	Roman Qc LIFE OF PI ♥	Y. MARTEL	Vintage Canada 23
30	Horreur TOUT EST FATAL	S. KING	Albin Michel 1
31	Jeunesse Qc CHANSONS DOUCES, CHANSONS TENDRES (Livre & DC) ♥	H. MAJOR	Fides 76
32	Roman TOUT CE QUE J'AIMAIS ♥	S. HUSTVEDT	Leméac 3
33	Roman Qc CATALINA ♥	G. GOUGEON	Libre Expression 25
34	Récit Qc LE JEU DE L'OIE ♥	S. DESROSIERS	la courte échelle 9
35	Essais Qc LES DEUX CHANDINES ♥	G. BOUCHARD	Boréal 1
36	Roman LA TERRE ET LE CIEL DE JACQUES DORME	A. MAKINE	Mercure de France 9
37	Psychologie DEUX FILLES LE MERCREDI SOIR	TURENNE / BÉDARD	Transcontinental 1
38	Spiritualité METTRE EN PRATIQUE LE POUVOIR DU MOMENT PRÉSENT	E. TOLLE	Ariane 48
39	Roman Qc MEILLEURS CONTES FANTASTIQUES QUÉBÉCOIS	COLLECTIF	Fides 63
40	Psychologie DE L'ESTIME DE SOI À L'ESTIME DU SOI	J. MONBOURQUETTE	Novalis 24
41	B.D. CALVIN ET HOBBS, t. 22 - Le monde est magique ! ♥	B. WATTERSON	Hors Collection 8
42	Roman L'ANGLE SOLITAIRE	D. STEEL	Pr. de la Cité 8
43	Sport GUIDE DES MOUVEMENTS DE MUSCULATION ♥	F. DELAVIER	Vigot 250
44	Faune LES CHATS NOUS PARLENT	DIBRA / RANDOLPH	le Jour 12
45	Santé ET SI ÇA VENAIT DU VENTRE ?	P. PALLARDY	Robert Laffont 33

♥ Coup de Cœur RB ■ Nouvelle entrée Nbre de semaines depuis parution

Plus de 1000 Coups de Cœur, pour mieux choisir.
24 succursales au Québec
Pour commander : ☎ (514) 342-2815
www.renaud-bray.com

Les soldes d'éditeurs des livres magnifiques à prix incroyables

50% de rabais et plus.

STOP PRIX CHOC
Renaud-Bray

Des cadeaux chers à petit prix, pour toutes les occasions.

PLEURE PAS JASMIN

Le quotidien d'un écrivain qui n'a pas peur des mots

Claude Jasmin
À CŒUR DE JOUR
ÉCRIVAIN CHASSANT AUSSI LE BÉBÉ ÉCUREUIL
CLAUDE JASMIN
ÉCRIT POUR L'ARGENT ET LA GLOIRE

ÉDITIONS TROIS-PISTOLES

LIVRES

ESSAI

L'écrit
et sa propriétéTHIERRY
BISSONNETTE

La notion de plagiat acquiert une importance particulière à des époques où l'on valorise l'individu et l'originalité. La reproduction voilée des propos d'autrui, qui apparaissait davantage comme pédagogique avant l'invention de l'imprimerie, est devenue un type de vol qui possède ses avocats spécialisés. Pourtant, au sommet de la pyramide d'intertextes d'où nous écrivons, qui peut prétendre ne pas répéter et utiliser ce que d'autres ont dit et publié?

Passionnée par la question trouble de l'authenticité et des emprunts, Yzabelle Martineau a retracé, au début de son ouvrage *Le Faux littéraire*, l'arrière-fond historique des pratiques plagiaires. Un effort qui nous ramène à l'aube du concept d'auteur et qui, selon Martineau, peut fournir un portrait indirect de cette figure: «Par sa longue survie historique et parce qu'il est, plus que jamais, au centre du débat littéraire, je crois que le plagiat peut servir de baromètre permettant d'observer la manière dont l'auteur a considéré sa production textuelle au cours des siècles, mais aussi comment il a conçu son travail, puis sa profession.»

Dans un condensé brillant, on possède là un panorama des réflexions sur la falsification. Tout débute avec Charles Nodier qui, dans ses *Questions de littérature légale* en 1824, tente d'établir un inventaire des pratiques illégales. Imitation, citation, allusion, supposition, la question du faux s'y diffracte énormément, ce que montre Martineau par sa revue des successeurs de Nodier dans cette «étude des pratiques littéraires transgressives».

Ces typologies de l'emprunt littéraire trouvent un dénouement provisoire au XX^e siècle avec la problématique de l'intertextualité. L'entité-livre en prend alors pour son rhume, puisqu'on la considère comme un faisceau de citations et de réappropriations qui dépasse la volonté individuelle du sujet écrivain, lequel en retour voit son imputabilité réduite à néant. Citer retrouve ici certaines de ses origines latines: «mettre en mouvement», «faire venir à soi»: «Les pratiques de la citation sont donc innombrables, de la redondance à l'antithèse, de la marque de l'autorité au papier collé, et il semble clair qu'elle ait tendance à se confondre, dans les textes littéraires modernes, avec le plagiat.» Par delà ces fonctionnements hybrides et proliférants, Martineau juge bon de ramener la portée de l'intertextualité à un degré plus modeste, afin d'en tirer une réelle utilité. À l'heure du copier/coller, la pertinence de ce point de vue apparaît nettement.

Là où *Le Faux littéraire* fait preuve d'une polyvalence supplémentaire, c'est dans son point de vue comparatif sur le plagiat dans les universités européennes et américaines. Dans le second chapitre intitulé «Le plagiat, le droit et l'université», on voit s'opposer les valeurs d'universalité et d'initiative individuelle,

avec pour résultat un traitement bien différent du plagiat professoral ou étudiant dans les modèles français et anglo-saxons.

La troisième partie est à la fois instructive et dangereuse. Son panegyrique des plagiaires pourrait devenir, entre les mains d'apprentis faussaires, un répertoire machiavélique. Outre le célèbre cas du *Cid* de Corneille, dont la proximité avec l'émergence de la figure sociale de l'écrivain interdit de parler de plagiat au sens strict, on a droit à un survol des cas Diderot, Cendrars, Oulipo, ainsi qu'à une incursion du côté des arts visuels. Le XIX^e siècle est aussi abordé en bloc en tant que «grand siècle du plagiat», et on regrette un peu de voir un cas comme celui de Lautréamont si vite abordé, bien que les études à son propos ne manquent pas.

Pendant que prolifère la circulation électronique des discours, le débat sur la propriété esthétique ou intellectuelle côtoie des intérêts mercantiles en émergence. La politique et l'esthétique du plagiat abordées dans le quatrième chapitre relèvent d'une urgence, celle de penser l'emprunt textuel dans toute sa complexité. C'est ce qui incite Martineau — après qu'elle a divisé le phénomène en concepts juridique, poétique et moral —, à indiquer une possible éthique du plagiat. Faux, intertexte, citation, emprunt, plagiat, la liste des termes évoqués laisse songeur quant à la perspective globale à adopter. Doté d'une bibliographie assez imposante pour éliminer tout soupçon de plagiat à son égard, l'ouvrage d'Yzabelle Martineau fournit un rigoureux état de la question qui, espère-t-on, suscitera de nombreux *remakes* argumentatifs!

LE FAUX LITTÉRAIRE

PLAGIAT LITTÉRAIRE,
INTERTEXTUALITÉ
ET DIALOGISME

Yzabelle Martineau

Nota bene

Québec, 2002, 281 pages

Il est attachant, ce grand enfant

LA TÊTE DE PHILIPPI

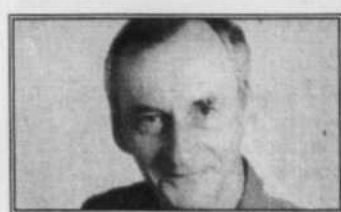
Philippe Jean Poirier
Editions Stanké
Montréal, 2003, 307 pages

Voici un livre agréable, qui tient bien dans la main. Le format et le papier rappellent un peu les livres publiés chez Actes Sud. La mise en pages est belle. Très réussie également est cette photo de couverture, dont on n'indique nulle part de qui elle est: une moitié de visage, ombres et lumières rendues dans un grain sablonneux, en noir et blanc, sauf pour l'œil dont l'iris est bleu-mauve. C'est du beau travail, vraiment. Pour son premier roman, Philippe Jean Poirier a été choyé, question présentation.

Il serait, lui, «un écrivain dans la vingtaine», selon ce qu'on indique au dos du livre. Écrivain autopromoué, cachottier peut-être, ou les deux? Je ne saurais dire. Je n'avais en tout cas rien lu de lui jusqu'ici.

À lire, dans ce roman, le récit assez linéaire d'une année dans la vie d'un certain Philippi Renaud, raconteur et héros, si on peut dire. On le comprend dès les premières pages: celui qui se raconte par le relais aléatoire de l'écriture est un de ces nombreux personnages de jeunes hommes en colère qui habitent notre littérature, et d'autres: mal fixés dans la vie alors qu'ils sont au milieu de leur vingtaine, peu pressés de quitter l'insouciance de leur première jeunesse, ce sont des adolescents tardifs qui, si leur tendance se maintient, deviendront au mieux des hommes-enfants.

Comme ce Philippi Renaud est très préoccupé de lui-même — de son *look* un peu punk, du regard des autres —, on aura affaire à un personnage qui tente de se composer une physionomie bien plus qu'à un narrateur d'une histoire en bonne et due forme. Elle est pourtant, cette histoire, plutôt banale, pleine de trous. Montréalais de fraîche date, émigré de l'intérieur si on peut dire, il a quitté le Bas-du-Fleuve où il est né, cette «Val-lée des sans-soucis», verte et idyllique, et plus précisément «une ville indécise entre son mandat



Robert Chartrand

d'être belle et respectable, et son envie d'être un terrain de jeux d'adolescents délinquants». Il s'agit peut-être d'un Rimouski romanesque, proche et loin de celui où est né l'auteur. Cette ville des origines, quittée il y a peu, est déjà un souvenir lointain, embelli par la nostalgie, pour Philippi: là-bas, à en croire le narrateur, tout n'était que jeux et insouciance, riches et pauvres y fraternisaient, etc.

Or, Philippi, conscient d'être un «pas d'ici», s'essaie à devenir Montréalais. Il vit dans le quartier de la Petite-Patrie, que Claude Jasmin a si bien raconté. Il est d'abord «préposé à l'entretien» dans un hôpital et amoureux-désireux d'une étudiante, Sophie. Petite vie, belle vie au fond, où se succèdent le travail abrutissant, les virées avec des amis et les séances sexuelles avec la «copine», le tout entrecoupé de saouleries qui ont le mérite de donner parfois une certaine impulsion à son imagination.

Cela va donc à peu près, si ce n'est que la grande ville expose, avec une certaine obscénité, les laideurs de sa misère. Philippi voit tout cela, surtout dans la deuxième partie du roman, alors qu'il est promu, grâce à un ami, technicien en téléphonie. Il découvre alors, sans le désigner précisément, le dur passage qu'il y a du public au privé, c'est-à-dire d'un travail-covée où on peut ménager ses efforts à un autre où on ne peut plus compter ses heures. Philippi se met alors à parcourir la grande ville, et il lui semble alors voir sa complexité, dans un condensé un peu commode.

Ces obligations sérieuses ne l'empêchent pas de jouer au baby-foot, de regarder la télé — et par

moments, n'importe quoi —, bref d'être un ado attardé, libido comprise: il aime les seins et les fesses des femmes quand ils sont de fortes dimensions: ils sont alors excitants et «obsènes».

Dans la deuxième partie de son récit, Philippi vit une vague descendante aux enfers et une remontée cahin-caha. Il lui arrive de prier Dieu, et de douter de son statut de «rebelle», qui ne serait qu'un affaire de représentation: du goût pour une certaine musique tonitruante, pour un *look* et l'affichage d'un je-m'en-foutisme commode.

Bref, il ne lui arrive presque rien, à ce jeune homme, un brin pique-assiette, grand jaseur, qui se lance avec délices dans des bavardages qu'il appelle pompeusement des «discussions» sur les femmes, sur la vie de couple, sur la pauvreté, ou, par-devers soi, sur les vieux. Il faut prendre ses propos et ceux de ses amis avec un grain de sel car, précise-t-il, «je me laisse la liberté d'être incohérent, inconséquent, je dis n'importe quoi pour voir si quelqu'un va me rappeler à l'ordre et pour en apprendre un peu plus aussi».

Ce personnage sans assises ne pense pas grand-chose, à la vérité. Content de lui-même en cours de vie, il joue les sociologues d'occasion avec une belle naïveté que lui dictent ses humeurs du moment. Poirier l'a laissé à lui-même, à jouer par hasard les redresseurs de torts, en héros d'un jour ou d'une heure. Au risque de le laisser paraître ridicule ou pitoyable, souvent.

Philippi se dit raisonnablement cultivé alors qu'il n'a lu que Bukowski, des journaux, des périodiques, vu un peu de cinéma, et écouté de la musique populaire. Mécréant, il lui arrive de prier le plus sérieusement du monde, de demander à Dieu la force de persévérer, de lui envoyer une femme qui réponde à ses fantasmes: une «punkette» bien roulée.

Laisse à lui-même également — sans qu'on sache si cela est voulu —, il reprend à son compte des expressions entendues partout, avec les mêmes erreurs de sens, comme «se taper» devenu mélioratif. Et il aligne les calques de l'anglais:

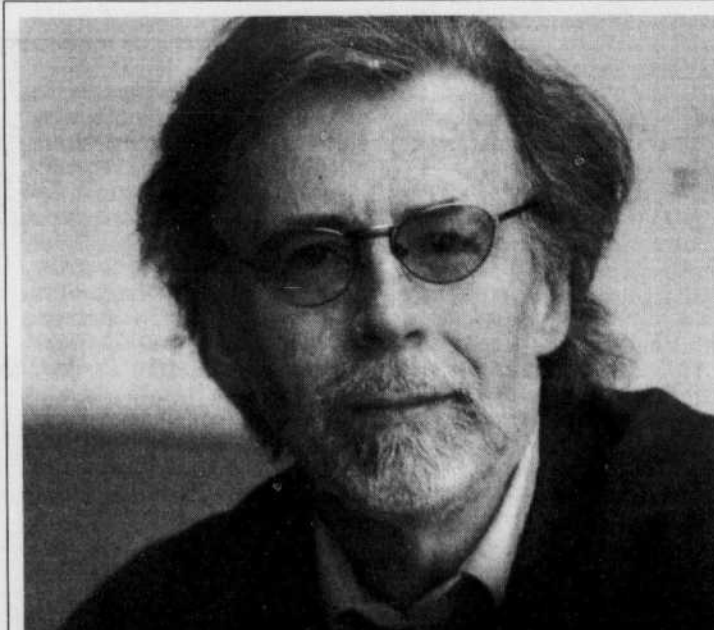


«revenu à mes sens», «fait la distance», un «fusil fumant», mine de rien. Enfin, mais ce n'est pas la faute du personnage, les coquilles sont assez nombreuses, surprenantes dans un livre dont la présentation est si soignée.

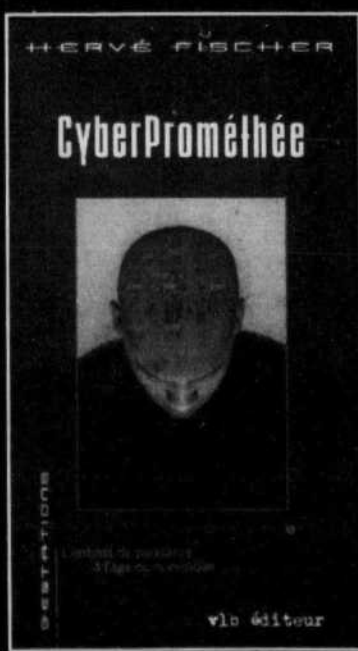
Un ami de Philippi, ayant lu ses «poèmes», l'en félicite ainsi: «C'est fameux... C'est comme de l'or pas raffiné! Un diamant brut... Tu négliges les mots. Tu te fous de leur sens... Mais tu bombardes la feuille d'émotions...» Cet ami, réputé cultivé, sait de quoi il parle.

Un curieux roman, donc, dont le narrateur-héros semble proche du Galarneau de Jacques Godbout et de personnages plus récents, comme ceux du film d'André Turpin *Un crabe dans la tête*. Et admirateur de l'œuvre de Maxime-Olivier Moutier — *Risible et noir*, *Marie-Hélène au mois de mars*, parus chez Triptyque — même si, lors d'un épisode, il épelle le nom de ce dernier ainsi: M-O-U-T-H-E-R.

Il est touchant, ce personnage de Philippi, quoiqu'un peu bâcleur. Et parti pour rester un homme-enfant si on en croit les courriels qu'on lui adresse à la fin: de maman qui lui réaffirme son attachement, d'un ami qui lui propose une virée et d'une éventuelle nouvelle «copine».

robert.chartrand5
@sympatico.ca

Hervé Fischer

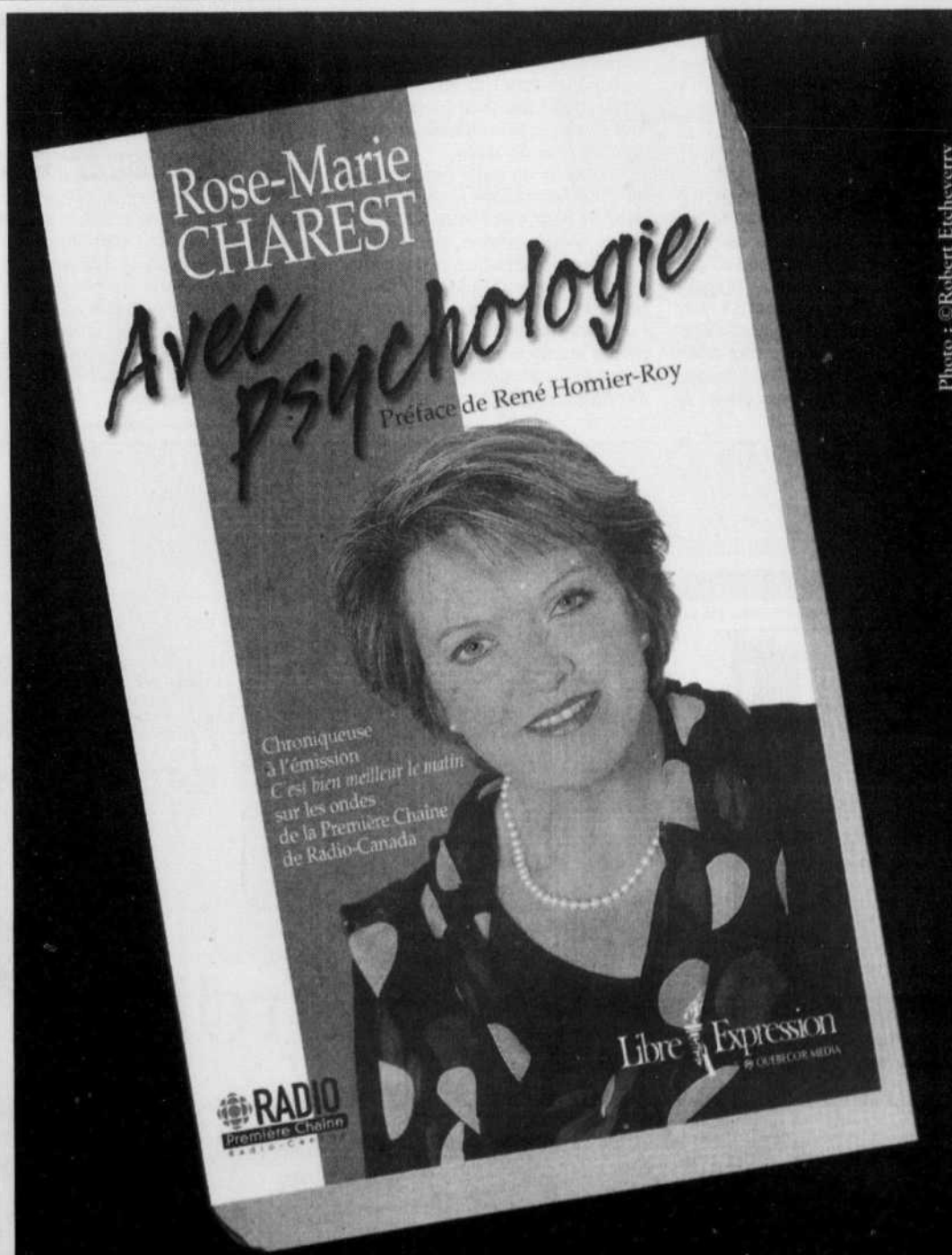
L'instinct de puissance
à l'âge du numérique

«Prométhée, c'est ce demi-dieu qui vola le feu de Zeus pour le donner aux hommes et fonder leur pouvoir et l'âge du feu. Aujourd'hui, il revient hanter l'humanité et se déchaîne à nouveau, exultant dans le rêve de puissance de l'âge du numérique. Il réapparaît sous la figure mythique de *CyberProméthée*. Il nous promet le surhomme, celui d'un posthumanisme né du *Choc du numérique*.»



vlb éditeur

www.edvlb.com

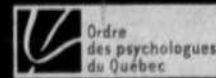


ROSE-MARIE CHAREST

vous invite à regarder la vie... avec psychologie dans un livre issu de ses chroniques hebdomadaires dans le cadre de l'émission *C'est bien meilleur le matin* sur les ondes de la Première Chaîne de Radio-Canada.

PRÉFACE DE RENÉ HOMIER-ROY

EN VENTE PARTOUT

Libre Expression
QUEBECOR MEDIA

Des livres pour savoir

DANIEL CHARTIER

Dictionnaire
des écrivains émigrés
au Québec
1800-1999

369 p. 35,95 \$

Couverture rigide
Illustré

Daniel CHARTIER

Au cours des deux derniers siècles, plus de 600 écrivains ont émigré au Québec. Ils ont graduellement fait évoluer le paysage littéraire québécois. Cet exceptionnel dictionnaire en témoigne.



Éditions Nota bene

LIVRES

NOUVELLES



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Christiane Frenette

Christiane Frenette, ou l'art de tisser des ponts entre les genres

CATHERINE MORENCY

Après avoir démontré de solides compétences dans l'écriture poétique et romanesque, Christiane Frenette tentait récemment une percée du côté de la nouvelle en faisant paraître, chez Boréal, *Celle qui marche sur du verre*. Cette première incursion dans la prose brève se trouve déjà saluée par le milieu littéraire alors qu'on lui décernait vendredi, dans le cadre du cinquième Salon international du livre de Québec, le prix Adrienne-Choquette.

Créé il y a 20 ans par la Société des écrivains canadiens de langue française pour récompenser des auteurs de nouvelles, le prix Adrienne-Choquette a lentement acquis un certain prestige, non étranger à la timide revalorisation d'un genre que l'institution a longtemps considérée, malgré l'intervention de plumes aussi marquantes que celles de Maupassant et de Villiers de L'Isle-Adam, comme «mineur». En effet, Frenette insère dans son épilogue, comme pour se justifier d'avoir fait faux bond, le temps d'une publication, au genre noble du roman: «Tu avais entendu cet écrivain à la radio qui prétendait que le meilleur moyen de se reposer pour un romancier était d'écrire des nouvelles. Elles ne vous engagent pas, disait-il d'une voix affectée, ne vous habitent pas pendant des mois et des années comme le

font les romans, elles ne vous épuisent pas, ne réveillent pas la nuit les vieilles douleurs. Bref, plaisir garanti et bonnes vacances!» Tirailée entre l'ironie que lui inspire ce décret et la honte de sombrer aussi impunément dans l'auteur, exilée dans un petit village en bordure du grand fleuve, elle le répète comme une incantation — «il te fallait écrire».

Pourtant, l'écriture de ce livre s'est révélée plus engageante que prévu. C'est qu'inconsciemment, l'auteur, exilée dans un petit village en bordure du grand fleuve, élabore, au fil de la rédaction de courtes histoires, un véritable projet littéraire, bien sûr, mais qui se transformera en une aventure exploratoire, voire abyssale. Ce ne sont pas que des textes qu'elle s'emploiera à organiser une fois accomplie l'étape cruciale de la création. C'est aussi, et peut-être essentiellement, sa propre existence qu'elle remettra en chantier, sondant une fois pour toutes la valeur de cet «espoir imbécile de refaire la vie avec des mots».

À l'instar de celle qui gagnait en 1998 le prix du Gouverneur général pour son roman *La Terre ferme*, la narratrice, qui évolue sur des sentiers que la poésie a rendus stériles en la désertant quelques années plus tôt, trouvera sa voie dans des lieux pour le moins insolites. Lors d'une entrevue qu'elle accordait la semaine dernière au *Devoir*, Christiane

Frenette avouait que la chute du livre est probablement le pur reflet de sa méthode: «Quand j'écris, lançait-elle sans scrupule, je ne calcule absolument rien.»

Lorsqu'on l'interroge sur sa soudaine affection pour les proses brèves, elle rappelle que son écriture a toujours été fortement empreinte du pouvoir de l'image, son travail sur les mots trouvant ses résonances dans le procédé photographique plutôt que dans la manipulation impressionniste des textures langagières. «J'ai écrit toutes les nouvelles en rafales, sans suspension. Cette liberté, une fois conquise, m'a permis de développer un nouveau rapport à l'écriture. La relation qu'on entretient avec ses personnages, par exemple, s'en trouve modifiée, la dynamique frénétique provoquant des rencontres éphémères mais non moins intenses que la connivence que je partage avec les héros de mes romans.» Puis, contrairement à ce qu'on pourrait croire, l'inspiration trouve ses assises aussi bien dans une œuvre procédant par fragmentation que dans le roman, œuvre totalisatrice par essence. «Pour moi, la poésie et la prose procèdent de deux mouvements antagonistes: une ardente disposition à fausser le réel en même temps qu'une quête de lucidité que je poursuis comme un devoir. Cette tension constitue mon principal moteur, et elle ne varie pas selon la longueur ou l'hétérogénéité de l'œuvre.»

SALON DU LIVRE DE QUÉBEC

Jacques Poulin a la faveur des cégépiens

CAROLINE MONTPETIT
LE DEVOIR

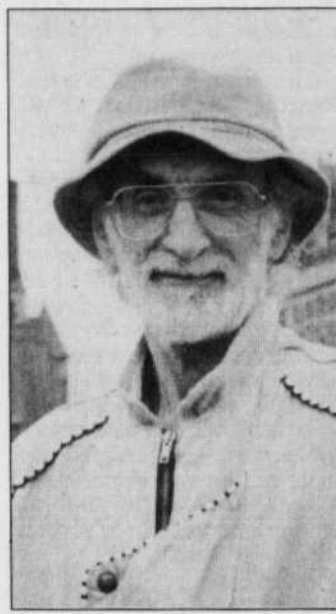
Les cégépiens préfèrent Jacques Poulin. C'est en effet l'écrivain québécois qui a obtenu le vote unanime du jury final du Prix littéraire des cégépiens, remis hier à Québec. Jacques Poulin est ainsi honoré pour son dernier roman, *Les Yeux bleus de Mistassini*.

L'écrivain recevait donc hier, au Salon du livre de Québec, le prix convoité. Celui-ci, qui a été décerné par les étudiants de 14 cégéps, est accompagné d'une bourse de 10 000 \$.

Les Yeux bleus de Mistassini, paru cet automne chez Leméac, reprend plusieurs des personnages des œuvres passées de Poulin. Jack Waterman, écrivain vieillissant, y passe en quelque sorte le flambeau à Jimmy, écrivain de la relève. *Les Yeux bleus de Mistassini* est aussi un roman sur la vieillesse et sur l'attachement, et il se déroule entre la ville de Québec et l'Europe.

Une première au Québec

Le Prix des cégépiens, qui en est à sa première édition, s'est inspiré du Goncourt des lycéens. Pour sélectionner le lauréat, les étudiants ont lu six ouvrages, précédemment sélectionnés par un autre jury. Ces fi-



MARC-ANDRÉ GRENIER

Jacques Poulin remporte le Prix littéraire des cégépiens pour *Les Yeux bleus de Mistassini*.

nalistes étaient, outre Jacques Poulin, François Gravel, pour *Je ne comprends pas tout*, Michaël Delisle, pour *Dée*, Neil Bissoondath, pour *Un baume pour le cœur*, France Daigle, pour *Petites difficultés d'existence*, et Louis Gauthier, pour *Voyage au Portugal avec un Allemand*.

Le jury qui a choisi cette pre-

mière sélection d'ouvrages était composé de Marie-Andrée Lamontagne, de Gilles Marcotte et de Robert Chartrand.

Les cégépiens ont donc noté les ouvrages, sous la direction d'un professeur de français. Certains y voyaient d'ailleurs enfin l'occasion de donner leur avis sur des œuvres qui leur sont soumises. Les jurys de chaque collège étaient formés de 15 à 40 étudiants. Certains groupes ont mené cette activité en dehors de leurs cours réguliers de français. Lors du round final, 14 membres délégués ont rendu l'ultime décision jeudi, après deux heures trente minutes de délibérations mouvementées, dans un hôtel de la capitale.

Une initiative de la Fondation Bourgie

La création de ce prix, initiative de la Fondation Bourgie, a été précédée d'un long processus, au cours duquel Bruno Lemieux, professeur de littérature au cégep de Sherbrooke, a notamment fait participer des élèves québécois à la sélection du prix Goncourt, en France.

L'an dernier, au cours d'un projet-pilote, les cégépiens avaient choisi comme lauréat le roman de Marie-Andrée Michaud, intitulé *Le Ravissement*, qui a aussi gagné le prix du Gouverneur général.

POÉSIE

Lieux dits, vus, vécus

THIERRY
BISSONNETTE

Après *Mémoire d'hiver* (1997), le poète célébrait la victoire du lien amoureux sur l'angoisse, Louis-Jean Thibault s'était fait plus introspectif et concis dans *La Nuit sans contours* (2000). Comme dans ce dernier, *Géographie des lointains* reprend maintenant l'idée du recueil comme un trajet nous menant d'une chambre à la vastitude vertigineuse du monde. Malgré cette similarité, plusieurs choses distinguent ce livre du précédent.

C'est ce qu'exprime d'entrée de jeu le poème liminaire, où Thibault semble faire le vœu d'une lutte contre l'abstraction qui le guettait, afin de poursuivre son écriture de l'espace d'une façon davantage physique: «J'ai parlé de la neige alors que mes mains se réchauffaient sous la lampe. Le monde s'est effacé. Puis le battement obscur de l'œil est revenu, j'ai hésité, je suis sorti dans les rues par confiance et pour ne plus tromper ni le paysage ni la lumière et la chaleur.»

Dans une tradition attribuable à Saint-Denys Garneau, ce jeune poète de Québec persiste donc à dire l'espace, à écrire la Terre, ainsi que le suggère le terme

géographie. Ce faisant, il sent bien le risque d'aboutir encore une fois à l'absence de contours, au jeu d'atomes où vacille tout tableau suffisamment regardé. A moins que cet élan vers le concret du territoire ne vise justement à déjouer les apparences de fixité tout en mettant le langage à l'épreuve.

Les quatre sections du recueil correspondent à autant d'étapes dans la redécouverte de l'espace. De la solitude de la chambre à celle des villes, le désaveu du narcissisme donne lieu à un balancement centripète et centrifuge où le dedans repousse constamment l'ombre qu'il projette au dehors: «Propulsées par l'énergie ou la détresse / des voitures glissent sur les boulevards [...] L'une après l'autre, / les interrogations de ta vie s'accélérent / comme des navettes lancées / par une force muette / vers le large, l'orient, les lointains.»

Si la nette conscience d'une construction d'ensemble tend à décentrer chacun des poèmes, le fait de leur donner des titres mime une certaine cartographie. Plutôt transparents, faits des mots les plus simples, ces textes sont pourtant la façade d'un processus plus complexe, où chaque lieu n'est éclairci que pour mieux permettre de voir s'y

profiler l'invisible: «Un murmure sans forme / enveloppe déjà notre sommeil; / nous allons d'un point inconnu / à un autre, oubliant l'heure du départ.»

Un des seuls reproches qu'on peut faire à ce livre est son climat un peu trop sage, dû entre autres à une utilisation souvent conventionnelle des thèmes. Quelques tournures vieillottes entrent aussi en dangereux contraste avec la modernité du projet, par exemple lorsque «le vent tourbillonne, / un vent très faible qui chuchote / avec d'anciennes amours». L'auteur apporte néanmoins du sang neuf au Noroît, tout comme les Carle Coppens et Bertrand Laverdure dont il aurait avantage à suivre l'audace.

Dédié à son père géographe, ce recueil de Thibault s'avère en fait une anti-géographie, soit l'expression de cela qui, au sein même de l'espace, contribue à l'effacement perpétuel de la matière. Rendre lointain, ce pourrait être la réponse de cette poésie à la banalisation qui accompagne le vieillissement des mots.

GÉOGRAPHIE DES LOINTAINS

Louis-Jean Thibault
Le Noroît
Montréal, 2003, 80 pages

En un tour de main

Margaret Michèle Cook



En un tour de main

Margaret Michèle COOK

Poésie

LE NORDIR

Les poètes de l'Amérique française

Proposent
Un récital de Joël Pourbaix
Un poète des éditions du Noroît

Avec

Marlène couture, soprano
Guy Ross, luth

Une présentation de Guy Cloutier

Mardi 15 avril, 20 h

Maison de la culture Plateau Mont-Royal
465, av. du Mont-Royal E., Montréal
(514) 872-2266

Exceptionnellement

Mercredi 16 avril, 19 h 30

Chapelle du Musée de l'Amérique française
2, Côte de la Fabrique, Québec
(418) 692-2843

Colloque international «L'artiste et ses lieux. Les régionalismes de l'entre-deux-guerres face à la modernité»

15 au 17 avril 2003

Auditorium 2, Musée de la civilisation (85, rue Dalhousie, Québec)

Conférencières et conférenciers :

Luc Bonenfant (Université Laval), Daniel Chartier (Université du Québec à Montréal), Marie-Josée des Rivières (Université Laval), Michel Duchesneau (Université de Montréal), Annette Hayward (Queen's University), David Karel (Université Laval), Serge Lacasse (Université Laval), Michel Lacroix (Université du Québec à Trois-Rivières), Marie-Noëlle Lavoie (Université de Montréal), Daniel Le Couédic (Université de Bretagne Occidentale), Marie-Thérèse Lefebvre (Université de Montréal), Maurice Lemire (Université Laval), Gwenaëlle Lucas (Université de Montréal), Hans-Jürgen Lüsebrink (Université des Saarlandes), Lucie K. Morisset (Université du Québec à Montréal), Luc Noppen (Université du Québec à Montréal), Carmen Popescu (Laboratoire de recherche sur le patrimoine français), Nathalie Roxborough (Université Laval), Denis Saint-Jacques (Université Laval), Chantal Savoie (Collège militaire royal du Canada), Anne-Marie Thiesse (CNRS - EHESS), Esther Trépanier (Université du Québec à Montréal), Cécile Vanderpelen (Université Laval)

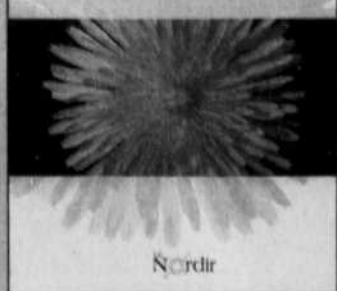
Frais d'inscription : 45\$, gratuit pour les étudiants (sur présentation de la carte). Inscription sur place pendant le colloque.

CRILCO

Pour informations, contactez le Centre de recherche interuniversitaire sur la littérature et la culture québécoises (CRILCO)
tél. : (418) 656-5373 ou crilco@crilco.ulaval.ca

Daniel Paradis
Le roi des pissenlits

roman



LE NORDIR

Le roi des pissenlits

Daniel PARADIS

roman

LE NORDIR

LITTÉRATURE

ROMAN QUÉBÉCOIS

Les plaisirs démodés

SOPHIE POULIOT

Chronique
du désenchantement

SOPHIE POULIOT

Au premier abord, le troisième roman de Brigitte Caron peut indisposer le lecteur. S'y trouve une surenchère de jeux de mots, de blagues et de calembours plus ou moins heureux, une masturbation langagière aussi irritante que racoleuse, sans compter la quantité quasi criminelle d'anglicismes utilisée. C'est seulement si le lecteur réussit à traverser cette épreuve — car c'en est une, qui semble d'ailleurs interminable — qu'il aura le bénéfice, après une cinquantaine de pages d'insignifiances, d'être le témoin des déconfitures modernes peintes par l'auteure, celles d'un monde où plus rien n'est sacré, sauf peut-être l'amitié, puisqu'il faut bien s'accrocher à quelque chose.

Le Temps des amours lucides pose clairement ceci: on ne croit plus en l'amour éternel, à l'enfance comme étant l'accomplissement de la féminité, au bonheur tranquille ou encore au romantisme; on croit plutôt au travail comme ultime source d'épanouissement, à l'activité incessante jusqu'à ce qu'elle fasse craquer, à la sexualité comme exutoire, à l'argent, à l'humour, à l'humour et à l'humour. Dans cette optique, l'écriture de l'auteure, pourtant si agaçante, s'inscrit dans une logique, dans celle de la négation du sacré, dans l'ère de l'ironie et de la dérision.

Que ce livre s'intitule *Le Temps des amours lucides* signifie qu'étant donné le cynisme ambiant, il vaut mieux se montrer — et ostensiblement de préférence — parfaitement au fait du caractère éphémère de l'amour, l'inébranlable, celui qui guérirait tout, qui condamne à jamais tout le reste à n'être que d'une importance secondaire. La rectitude politique comportant certaines notions de féminisme, il n'est plus du tout de bon ton, pour une femme, d'espérer le prince charmant. Elle doit plutôt signifier au monde entier qu'elle n'y croit pas, tourner cette idée en dérision le plus souvent possible et, histoire de faire vraiment bonne figure, savoir sagement séparer la sexualité de l'amour et cumuler les aventures où le cœur n'est pas impliqué. «Mais voulez-vous que je vous dise: le féminisme est passé et il y a eu deux mortes: l'innocence et l'abnégation.»

Le roman de Brigitte Caron illustre à merveille ces tendances. «Ninon, Patricia et moi avions déterminé que nous n'aurions des enfants [...] seulement si nous trouvions le père idéal (entendre par là celui qui serait encore présent pour

le kid même quand il ne le serait plus pour nous)», dira cyniquement l'héroïne. À propos de la maternité, d'ailleurs, le personnage principal, Joanna, rejette avec beaucoup trop d'insistance l'idée d'avoir des enfants pour que cela ne cache pas un trouble profond. Est-elle si désabusée qu'elle ne puisse se résoudre à introduire un nouvel être dans un monde rempli de souffrances? Ou est-ce plutôt son auto-conditionnement visant à être une femme de son temps, soit une bombe sexuelle-travailleuse-acharnée-qui-ne-croit-en-rien, qui rend à ses yeux la maternité non envisageable? Ou enfin est-ce simplement la peur de ne jamais former une véritable famille, faute d'un papa qui serait aux côtés de la maman jusqu'à ce que la mort les sépare? Si l'État québécois décourage les aspirations familiales par le peu de soutien qu'il offre aux mères, surtout à celles qui envisagent d'autres solutions que de caser leurs enfants en garderie cinq jours par semaine — nous avons le plus bas taux de natalité au monde, semble-t-il, n'est-ce pas éloquent? —, le cynisme généralisé n'aide certainement pas non plus. Pour être lucide, faut-il être désabusé? Chose certaine, qui veut croire en la vie doit le faire envers et contre tous. C'est d'ailleurs ce que fait la blonde Dany, dans le livre de Brigitte Caron, qui fonde une famille malgré le fait que ses amies estiment la chose presque incongrue.

Outre le ton folichon du roman, auquel on s'habitue et qui d'ailleurs s'atténue à mesure que la narratrice sombre dans le chagrin d'un amour déçu (elle devait donc y croire un peu...), d'autres procédés sont mis en place par l'auteure pour dramatiser le contenu. Il y a de petits jeux-questionnaires, des pages d'agendas, des fausses explications de jeux de société et des grilles d'évaluation qui tous servent à narrer l'action de façon originale. Ces procédés font du *Temps des amours lucides* le produit par excellence d'une époque où il ne faut jamais prendre les choses trop au sérieux, l'humour, le travail, la réussite et la sexualité étant les principaux exutoires permettant de ne pas s'impliquer émotionnellement dans sa propre vie. Or, le roman de Brigitte Caron laisse tout de même sa marque dans la conscience du lecteur, qui ne peut s'empêcher de remettre en question la société habituellement dépeinte par l'auteure. Ce roman est donc beaucoup moins inoffensif qu'il en a l'air.

LE TEMPS
DES AMOURS LUCIDESBrigitte Caron
XYZ éditeur
Montréal, 2002, 360 pages

Publié dans une belle édition aux cahiers cousus, le dernier roman de Claire Martin, *Il s'appelait Thomas*, raconte l'histoire d'un jeune homme devenu pasteur à la suite d'une promesse faite à sa mère avant que celle-ci ne rende son dernier souffle. Pas plus pieux qu'il n'est décidé à se dédire de son serment, il coulera des jours ennuyeux dans une petite ville de province jusqu'à ce qu'il rencontre Nellie et connaisse avec elle un amour passionné. Nellie étant divorcée et arrière-petite-nièce d'une tenancière de maison «de tolérance», elle n'est pas exactement le genre d'épouse qui convient à un ministre du culte. Comment pourront-ils vivre leur amour?

Dès les premières pages du livre, le lecteur se demande quand et où se situe l'action. Les commérages de village, le peu de liberté d'action dont jouissent les villageois qui doivent constamment tenir compte de la bienséance et du qu'en-dira-t-on, les dames du village qui se rassemblent à «l'ouvrage» afin de coudre des vêtements à l'intention des pauvres, la rivalité farouche qui existe entre catholiques et protestants, tout cela fait croire à un siècle passé. Or l'histoire débute en 1990! Cette date, lancée nonchalamment, fait l'effet d'un coup de théâtre. Ou, en Occident, peut-on encore tenir des propos tels que ceux-ci: «Si les harpies apprennent la vérité, elles préféreront crever sur place ainsi que toute leur famille plutôt que de se faire soigner par un catholique assurément dénué de toute moralité, et certains catholiques n'admettront pas qu'il ausculte une protestante pour des raisons inavouables?» En Irlande peut-être... Se pourrait-il vraiment que cette histoire se déroule dans le Québec contemporain et,

Claire Martin vient de publier son dernier roman, *Il s'appelait Thomas*.

ARCHIVES LE DEVOIR

surtout, que l'on espère réellement que le lecteur y croira?

À ces considérations vieillottes qui nourrissent tout le roman s'ajoute une trame bien mince. L'histoire d'amour non défendue mais légèrement mal vue du pasteur et de cette femme divorcée n'arrive que difficilement à susciter l'intérêt du lecteur. Et c'est sans parler de l'histoire d'amour clandestine de deux amis de Thomas, Clarence et Anna, qui ne peuvent s'aimer au grand jour parce que l'un est catholique et l'autre protestante. En fait, la seule façon de véritablement ap-

précier ce roman est de se plonger dans l'état d'esprit propice à la lecture d'un roman à l'eau de rose ayant pour contexte une époque aujourd'hui révolue. Le lecteur friand de ce type d'ouvrages sera largement satisfait

par *Il s'appelait Thomas*.

IL S'APPELAIT THOMAS

Claire Martin
L'Instant même
Québec, 2003, 205 pagesUn domaine au cœur
de l'histoireParc du
Bois-de-CoulongeTexte de Frédéric Smith
Photographies de Louise TanguayCOLLECTION LES GUIDES DES JARDINS DU QUÉBEC
96 pages • 9,95 \$MADELEINE PARENT
MILITANTE

Sous la direction d'Andrée Lévesque

SÉANCE DE SIGNATURE
Avec Madelaine Parent
et Andrée Lévesque
Samedi 12 avril de 15h00 à 16h00TABLE RONDE
Avec Madelaine Parent
Animée par Gil Courtemanche
Samedi 12 avril à 14h00ANTHOLOGIE DE LA POÉSIE DES FEMMES AU QUÉBEC
DES ORIGINES À NOS JOURS

Nicole Brossard et Lisette Girouard

SÉANCES DE SIGNATURE
Vendredi 11 avril de 19h00 à 20h00
Samedi 12 avril de 14h30 à 15h30
et de 19h00 à 20h00TABLE RONDE
Animée par Marie-Ginette Guay
Dimanche 13 avril à 15h30

DEUILS

Louise Cartier
RomanSÉANCES DE SIGNATURE
Vendredi 11 avril de 20h00 à 21h00
Samedi 12 avril de 16h30 à 17h30SÉANCES DE SIGNATURE
Samedi 12 avril de 20h00 à 21h00
Dimanche 13 avril de 12h00 à 13h00

les éditions du remue-ménage

Salon du livre de Québec
Stand 38 (Dimedia)

ENTRETIENS AVEC JEAN-PAUL SARTRE

AOÛT-SEPTEMBRE 1974 de Simone de Beauvoir
Lecture intégrale en douze épisodes
par Sami FreyUne présentation du
9^e Festival international de la littérature
en collaboration
avec le Studio littéraire de la Place des Arts

> 4 au 17 mai 2003 (relâche les 10 et 12 mai)

Studio-théâtre Stella Artois
Place des Arts

Entrée : 33 \$ (taxes et redevances incluses)

Forfait pour les 12 représentations : 297 \$

Quantité limitée / Disponible jusqu'au 26 avril 2003

Billets en vente : 514.842.2112 514.277.1010

> Info-festival : 514.277.1010

www.uneq.qc.ca/festival

GRAND PRIX
DU LIVRE
DE MONTRÉAL

2003

Règlements

NATURE DU PRIX

Le prix consiste en une bourse de 15 000 \$ offerte par la Ville de Montréal à l'auteur ou aux coauteurs d'un ouvrage de langue française ou anglaise pour la facture exceptionnelle et l'apport original de cette publication.

CRITÈRES D'ADMISSIBILITÉ

Tout ouvrage (de création, d'analyse, de compilation ou de référence littéraire, artistique ou socio-historique) de langue française ou anglaise, publié pour la première fois entre le 1^{er} octobre 2002 et le 30 septembre 2003 par un auteur ou un éditeur domicilié sur le territoire de la Ville de Montréal, est admissible.

MODALITÉS D'INSCRIPTION

Les ouvrages admissibles doivent être inscrits en bonne et due forme sur les formulaires appropriés, au nom des auteurs, par leur éditeur. Ils devront être déposés en sept exemplaires au plus tard le 2 mai 2003 pour les ouvrages publiés entre le 1^{er} octobre 2002 et le 31 mars 2003. Quant aux ouvrages publiés entre le 1^{er} avril et le 30 septembre 2003, ils devront être reçus au plus tard le 1^{er} octobre 2003.

Pour obtenir les formulaires d'inscription ou tout autre renseignement complémentaire, consultez le site Internet:

www.ville.montreal.qc.ca/culture/secteurs/gplmform.htm

ou encore adressez-vous à:

Normand Biron, commissaire (514) 872-1160
Grand Prix du livre de Montréal (514) 872-1153 (télécopieur)
Service du développement culturel
Ville de Montréal
5650, rue D'Iberville, 4^e étage
Montréal (Québec) H2G 3E4

Ville de Montréal

LITTÉRATURE

ENTRETIENS

Écrire pour se perdre?

«Écrire est, selon moi, une activité politique», déclare Annie Ernaux

JOHANNE JARRY

«Je tiens l'inconfort pour seule méthode, seul moyen de ne pas reproduire, de dépasser au contraire ce qu'on nous a légué, enseigné, de réaliser enfin ce qu'on nous a dissuadés d'entreprendre, et de se forcer ainsi un passage. Vers quoi? Le saura-t-on jamais? Une vérité, sans doute: la nôtre», écrit l'écrivain français Frédéric-Yves Jeannet dans le texte d'introduction de *L'Écriture comme un couteau*. Cette transgression, il la reconnaît (alors que d'autres, non) dans les livres d'Annie Ernaux, qu'il lit depuis vingt ans. Dans le cadre d'un entretien mené par échange de courriers électroniques sur un peu plus d'un an, Jeannet a voulu approfondir sa lecture en interrogeant la démarche de cette écrivain.

Dès le départ, Annie Ernaux précise sa position: «Je ne me pense jamais écrivain, juste comme quelqu'un qui écrit, qui doit écrire. En ce sens, il n'y a pas de quoi en faire une affaire.» Écrire n'est pas affaire de statut, mais plutôt une façon d'exister, une activité, comme elle le précise. Annie Ernaux souligne aussi que le processus dont elle tente de rendre compte n'est pas arrêté parce que lié au

monde, donc toujours en mouvement. «Ce qui assemble les phrases de mes livres, en choisit les mots, c'est mon désir, et je ne peux l'apprendre aux autres puisqu'il m'échappe à moi-même.» Ou encore: «C'est toujours la chose à dire qui entraîne la façon de le dire, qui entraîne l'écriture, et la structure du texte aussi.»

Comment on écrit

Annie Ernaux a publié trois romans avant d'écrire *La Place*, un récit où la fiction ne correspondait plus à ce qu'elle tentait de saisir parce qu'elle aurait «dé-réalisé l'existence réelle» de son père, véritable enjeu du texte. Ce livre marque donc un tournant important; à partir de là, Annie Ernaux publie des récits «auto-socio-biographiques». Autrement dit: «une écriture qui se situe entre la littérature, la sociologie et l'histoire». Tous ses textes s'inscrivent dans cet espace indéfini.

Ses livres ne racontent pas d'histoires. Alors quoi? Sans doute sont-ils, chacun à leur manière,

une quête, «un désir inconscient d'isoler quelque chose dans la réalité, une "matière d'écriture" au fond, mais il n'y a pas de projet concerté». Rappelons, parmi plusieurs, *Une femme*, récit qui s'est imposé à la suite du décès de sa mère. Ou encore *L'Événement*, souvenir tenace d'un avortement dans les années 60. Tous ses livres sont, chacun à leur manière, la trace singulière d'une expérience humaine.

Que vient faire le danger (qu'on entend très bien dans le titre) dans l'écriture? «D'entrée de jeu, sans le vouloir de façon claire, je me suis située dans une aire dangereuse, j'écrivais "contre", y compris contre la littérature, que j'enseignais, par ailleurs.»

Ce danger est-il dans le sujet ou dans la forme? lui demande Jeannet. «A vrai dire je ne sépare pas les deux et j'irais jusqu'à dire que le danger est, fondamentalement, dans la manière d'écrire.» Une manière, dans le cas d'Ernaux, qui ne cherche pas à séduire mais

à traduire au plus près ce qui s'impose comme sujet.

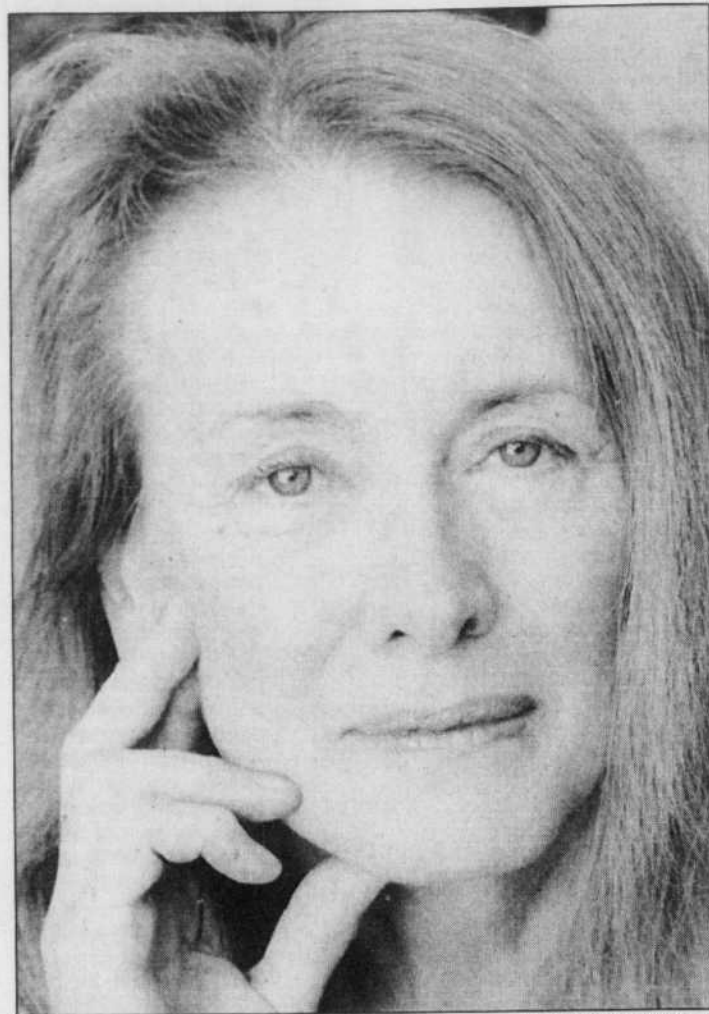
Transfuge

Issue d'un milieu populaire, Annie Ernaux dit, entre parenthèses: «j'ai eu longtemps — et peut-être l'ai-je encore — le sentiment d'avoir conquis le savoir intellectuel par effraction». Pas question d'oublier, de renier les origines, mais plutôt d'inscrire dans les livres d'où l'on vient et de qui. Passée du côté de ceux qui détiennent la parole, comment Annie Ernaux peut-elle agir? «Écrire est, selon moi, une activité politique, c'est-à-dire qui peut contribuer au dévoilement et au changement du monde ou au contraire conforter l'ordre social, moral, existant.»

L'Écriture comme un couteau propose au lecteur un échange attentif et ouvert entre deux écrivains où Annie Ernaux s'engage à répondre à Frédéric-Yves Jeannet de la même manière qu'elle écrit ses livres: sans leurres et sans détours. Un travail bien mené, où deux écrivains mettent à profit leurs différences pour préciser leur rapport à l'écriture et à la lecture.

L'ÉCRITURE COMME UN COUTEAU

Annie Ernaux
Entretien
avec Frédéric-Yves Jeannet
Stock
Paris, 2003, 162 pages

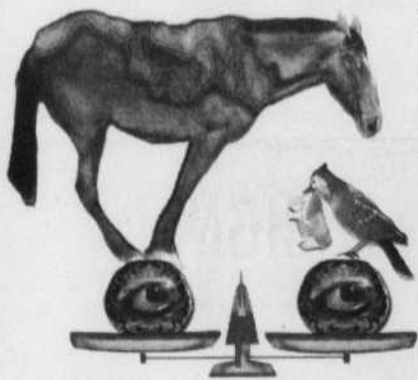


J. SASSIER / GALLIMARD

Annie Ernaux: «une écriture qui se situe entre la littérature, la sociologie et l'histoire».

La Chaire de recherche du Canada en esthétique et poétique, en collaboration avec l'équipe de recherche *Le soi et l'autre*,

PRÉSENTE

Le colloque
Faits et fictions
éthique de la parole
et de l'image

Le mercredi 16 avril 2003
9h à 12h / 14h30 à 17h

Université du Québec à Montréal
Pavillon Athanase-David
1430, rue Saint-Denis
5^e étage, Local D-5500

AVANT-MIDI : ■ Pierre-Yves Raccah (Limoges)
■ Isabelle Ost (Bruxelles) ■ David Gullentops (Bruxelles)
■ Marcin Sobieszczanski (Nice)
APRÈS-MIDI : ■ Gérard Bucher (Buffalo)
■ Michel van Schendel (Montréal)
■ Éric Clémens (Bruxelles) ■ Pierre Ouellet (Montréal)

Pour information :
Denise Brassard t. 514 987-3000 #2524 c. brassard.denise@uqam.ca / www.er.uqam.ca/nobel/soietautre

LES OI ET L'AUTRE
cep
esthétique et poétique

Salon international du livre

DE QUÉBEC

9 AU 13
AVRIL
2003

CENTRE DES
CONGRÈS DE
QUÉBEC

www.silq.org

PRIX D'ENTRÉE 2 \$

l'Inconvénient

L'inculture des
médiats

André Major
Jean Larose
Georges Leroux
Gilles Marcotte
Jacques Godbout
Marie-Andrée Lamontagne
Stéphane Lépine

numéro 12

www.inconvenient.ca



CONCOURS

SI J'ÉTAIS LIBRAIRE

Boréal
LEMÉAC

Prix des libraires du Québec 2003



et LE DEVOIR vous invitent à participer au concours *Si j'étais libraire* et à courir la chance de gagner un des dix ensembles souvenir des dix livres primés au cours du Prix des libraires du Québec, depuis 1994, dans la catégorie roman québécois. Valeur totale de 2 000 \$, une gracieuseté des Éditions du Boréal, Les Allusifs et Leméac éditeur.

- Tirage de dix gagnants répartis dans l'ensemble du Québec.
- Les gagnants seront annoncés le 13 mai au Lion d'Or, lors du spectacle-hommage aux 10 ans du Prix des libraires du Québec, événement organisé en collaboration avec le 9^e Festival international de la littérature, où le public est invité.

Concours SI J'ÉTAIS LIBRAIRE

Prix des libraires du Québec 2003

Si vous étiez libraire, quel serait votre choix, parmi les finalistes du Prix des libraires du Québec 2003, pour chacune des catégories suivantes ?

FINALISTES - ROMAN QUÉBÉCOIS

- *Dée*, Michael Delisle (Leméac)
- *Jours de sable*, Hélène Dorion (Leméac)
- *Music-Hall*, Gaétan Soucy (Boréal)
- *Quelqu'un*, Aude (XXZ éditeur)
- *La Tête ailleurs*, Hélène Vachon (Québec Amérique)

FINALISTES - ROMAN HORS QUÉBEC

- *Les adieux à la Reine*, Chantal Thomas (Seuil)
- *Chanson des mal-aimants*, Sylvie Germain (Gallimard)
- *Je n'ai pas peur*, Niccolò Ammaniti (Grasset)
- *Mystic River*, Dennis Lehane (Rivages)
- *La tache*, Philip Roth (Gallimard)

Nom

Adresse

Courriel

Téléphone (jour)

(soir)

Déposez ce bon de participation chez un libraire, membre de l'Association des libraires du Québec*, AVANT LE 27 AVRIL 2003.

Les fac-similés ne sont pas acceptés. Les participants doivent avoir 18 ans et plus.

* IMPORTANT : Veuillez consulter le site Internet www.prixdeslibraires.qc.ca ou communiquer par téléphone au (514) 526-3349 pour vérifier si votre libraire est membre de l'Association. Règlements disponibles au bureau de l'Association.

LITTÉRATURE

ROMAN FRANÇAIS

L'initiation à rebours
chez Le ClézioGUYLAINE
MASSOUTRE

Il paraît qu'on n'échappe pas à ce qu'on est. Jean-Marie Le Clézio le dit inexorable, ce destin: écrire. Celui qui s'est souvent raconté aux autres en entretien, dans une aura de silence et de secret, consacre, avec *Révolutions*, plus de 500 pages de prose mélodique, entrecoupées d'un journal, à une saga familiale. Si celle-ci ressemble fort à la sienne, elle git bel et bien sous la mention *roman*.

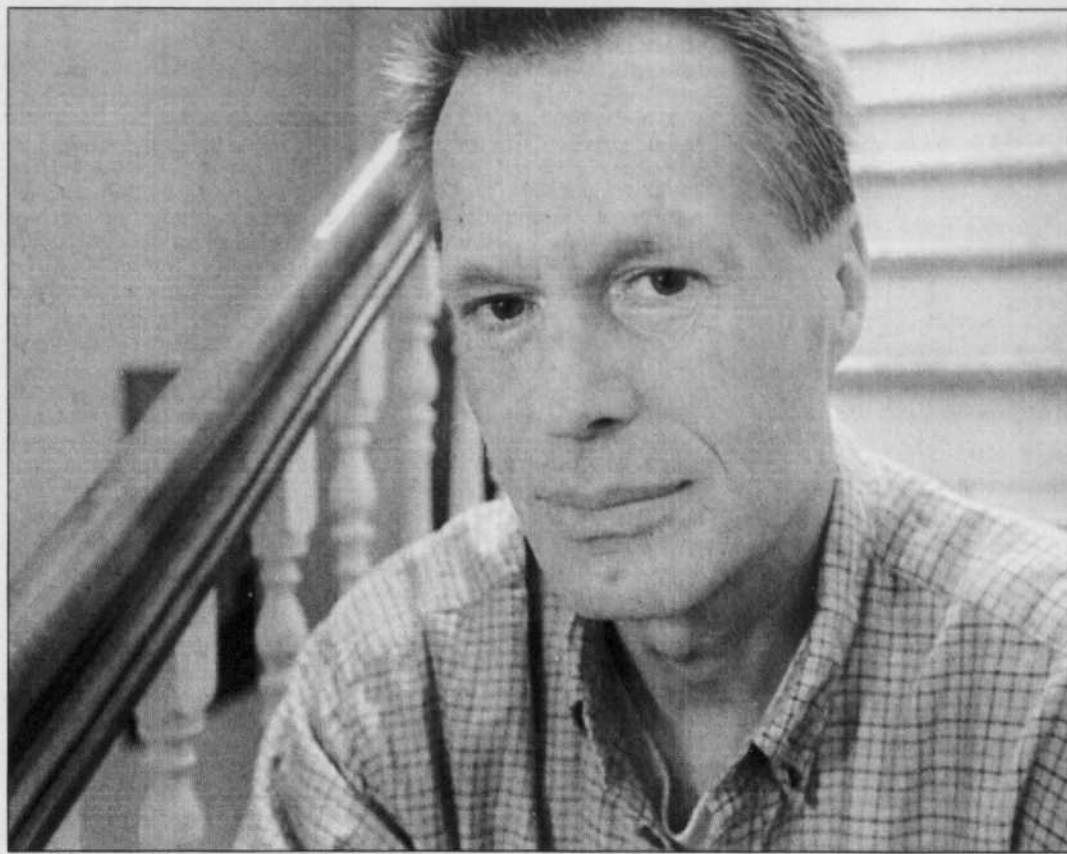
Qu'est-ce qu'un roman? «[...] comme si l'histoire constituait une fin en soi», disait-il en se moquant sérieusement, en 1998, dans un numéro du *Monde de l'éducation* consacré à la littérature qu'il dirigeait. «Faites l'expérience de raconter à un ami Madame Bovary. Puis ouvrez le chef-d'œuvre de Flaubert. Pis encore, tentez de résumer Les Fleurs du mal de Baudelaire! La littérature est là, dans cette distance entre l'histoire et la forme. À la fois dans l'histoire et la forme, et dans l'absence d'histoire s'il le faut. Elle est dans l'indicible, dans le jeu de la langue, dans la sensibilité, dans l'imaginaire propre à chaque auteur. Elle est création, plaisir, ouverture au monde.»

Une histoire
et des contes

Il y a de ces phrases justes, inoubliables, qu'on devrait apprendre par cœur. Ce sont des clés pour toutes les portes. Ainsi, *Révolutions* doit son premier acte au conte d'une vieille tante aveugle. C'est l'histoire de Jean Eudes Marro, parti à la guerre faire la révolution, en 1792, par la forêt de Paimpont, jusqu'à la Lande de la Rencontre et la Pierre des Bretons. Là, en 1488, 6000 Bretons perdaient leur indépendance, sous les flèches de 500 Anglais, de 800 Allemands et de 800 autres soldats, des mercenaires gascons et basques répondant aux ordres de Charles VIII.

Non, ni l'histoire bretonne ni l'histoire française ne sont l'essentiel. À l'origine de *Révolutions*, il y a un enfant qui rêve du rêve d'une vieille tante. Dans ce rêve, il y a une île, la Maurice, et dans cette île, comme le dit la chanson, un objet magique, un collier de coquillages, de perles en bois et de pierres jaunes. Et dans les perles, un fil noir à le pouvoir de marier les générations.

Recommençons. *Révolutions*, c'est l'histoire amoureuse de Mariam et Jean, lequel est né en 1940, comme Jean Marie, l'auteur. Le couple fait son voyage de noces à l'île Maurice, où Jean Eudes et Marie Anne, les an-



MARTIN CHAMBERLAND

Jean-Marie Le Clézio: «La littérature est là, dans cette distance entre l'histoire et la forme. À la fois dans l'histoire et la forme, et dans l'absence d'histoire s'il le faut.»

cêtres, ont fui la misère bretonne et se sont éteints en 1847. Pour Catherine, sœur d'un Jean né en 1907, son aînée de seize ans. Elle se souvient des détails qui concernent Rozilis, la maison d'ébène, le pays mauricien perdu, la terre qui les a chassés et exilés à jamais. Elle confie cela à Jean, fils de Jean.

Il y a donc, dans *Révolutions*, des portes multiples et tournoyantes. Toutes donnent sur la grand-place, colorée et passante, de la mémoire. L'architecture est emboîtée. La trame mythique suit la réalité des faits historiques et rapportés. Pourquoi biaiser l'autobiographie sous la fiction?

Révolution cyclique

La réponse est dans la déclaration première. À la littérature il faut le large, un écart de langage, le point d'orgue pour l'émotion, la synesthésie du monde, du bonheur et de l'invention. Que de temps passé à reconstruire les éléments manquants du puzzle! Écrire, c'est deviner les sentiments, faire corres-

pondre les générations, mettre les mots sur ces absences d'être, parce que les cœurs sont restés ailleurs.

Il faut prendre le temps de lire Le Clézio, son écriture intérieure, de plus en plus intime et lointaine, à rebours des modes

Ce n'est pas une affaire personnelle, entendez nostalgique. Il y va du progrès de l'écrivain: lever le voile sur une existence en boucle. Quel don, que celui de la parfaire dans la simplicité! Il a fallu deux siècles et demi à cette parole pour transformer sa liberté en chant de poésie.

Pour Catherine, c'est toujours la fête, quand elle raconte son père — sa mémoire du grand-père breton dans la maison. Bien sûr, quelqu'un jugera que la parole qui regarde en arrière est rébarbative et austère. Qu'elle dénie au temps la satisfaction de plaisir sur l'instant. Oui, l'inquiétude du lendemain, comme au temps de Jean Eudes, pousse la main de l'écrivain. Mais le bonheur, cet air de fête, c'est l'âme du pauvre monde à «travailler et être libre, hors de portée de la vindicte des parvenus politiques et des faux patriotes», qui remonte.

Il faut prendre le temps de lire

Le Clézio, son écriture intérieure, de plus en plus intime et lointaine, à rebours des modes. Tout est là, un temps très vaste, une intelligence sensorielle, si humaine, et la capacité de dire, dans un monde plus que vrai, la logique et les joies de plusieurs générations. Sentons les portraits murmurer des mots tendres et précis, des noms propres, des mots de géographie.

Comme cette Somapraha qui raconte comment l'esprit de la forêt, la dame Aranyani, a sauvé la reine Damayanti des bêtes sauvages et des dangers de se sauver toute nue: «Tu vois, je croyais que ça devait durer toujours, raconte la tante. Quand on est jeune, quand on entend une histoire hors du commun, on croit qu'il n'y aura pas de fin. Parce que tout cela, c'était une histoire, rien d'autre, mais pour moi et pour Somapraha, c'était devenu plus important que la réalité.» Toute conteuse honore un mythe initiatique. À ce qu'elle engendre de rêve chez ceux qui l'écoutent de faire les enfants.

RÉVOLUTIONS

J.M.G. Le Clézio
NRF Gallimard
Paris, 2003, 555 pages

ROMAN AMÉRICAIN

Éclats de lumière

Un art du roman où on ne sait plus tout à coup où l'on va, où on se laisse porter par les digressions, par les surprises

CHRISTIAN
DESMEULES

Voici un livre qui entre dans la catégorie plutôt rare des «ovnis littéraires», des livres qui ne ressemblent à aucun autre et qui nous font chaque fois redécouvrir l'expérience de la littérature. Premier roman d'un jeune écrivain américain de 26 ans qui lui a valu une entrée fracassante dans le monde littéraire. *Tout est illuminé* est une fresque déjantée et brillante qui force le sourire et l'admiration tout en demeurant difficile, voire impossible à résumer.

Comment dire? «Jonathan Safran Foer», un jeune écrivain juif américain, fera appel aux services d'Heritage Touring Inc. (une agence ukrainienne spécialisée dans les retours aux sources) pour essayer de retrouver la trace d'une femme qui a aidé son grand-père à échapper aux nazis. Alexandre Perchov, dit Alex, «guide et traducteur», ainsi que son grand-père Alex (vous suivez?), petit vieux à demi-aveugle inséparable d'une chienne nommée Sammy Davis Junior, Junior, l'accompagneront durant ce retour aux sources d'une mémoire oubliée. La petite bande, avec pépé comme «expert à conduire», sillonne la région à la recherche des vestiges du «shetel» de Trachimbrod, entièrement détruit en 1941.

D'abord choisi parce qu'il est «coulant dans la langue de l'anglais», comme il le dit lui-même, Alex s'exprime dans un sabir invraisemblable, fait de faux amis et d'enthousiasme naïf loin de la rectitude politique qui corsète trop souvent le langage. À preuve, des dialogues de sourds que cela donne parfois: «Avez-vous publié des quelconques livres? — Non, mais je suis encore très jeune. — Vous avez publié des

histoires? — Non. Enfin, une ou deux. — Comment sont-elles titrées? — Laissez tomber. — C'est un titre de premier ordre. — Non. Je vous dis: laissez tomber.»

Parallèlement au récit du voyage de Jonathan livré par Alex en appreni écrivain, «Jonathan Safran Foer» nous livre la chronique insolite du petit village juif, depuis le 18 mars 1791 jusqu'au 18 mars 1942. On se retrouve ainsi en plein cœur d'une véritable fantasmagorie yiddish, faite de rabbins possédés, de couples libidineux, de trouvaillages sans nom: «Le jour de Trachim est le seul moment de l'année où le minuscule village de Trachimbrod peut-être aperçu de l'espace quand il produit assez de voltage copulatoire pour électrifier sexuellement les ciels polono-ukrainiens.» Ces gens et leur énergie débridée tout droit sortis de son imagination folle, Foer nous les donne à voir en virtuose de l'exécution.

Ni lourd ni léger, *Tout est illuminé* est proche d'un art du roman où on ne sait plus tout à coup où l'on va, où on se laisse porter par les digressions, par les surprises. C'est au choix un bazar ou un kaléidoscope, une fable joyeuse sur l'incompréhension mutuelle et la quête parfois stérile des origines — il est beaucoup plus intéressant d'inventer, semble nous dire Foer, surtout face à l'horreur mille fois décrite. Une machine bien huilée qui se dégingle savamment en dévalant la pente implacable du récit. Un bijou pour les amateurs éclairés de livres audacieux.

TOUT EST ILLUMINÉ

Jonathan Safran Foer
Traduit de l'anglais (États-Unis)
L'Olivier
Paris, 2003, 336 pages



Jonathan Safran Foer

SÉANCES DE SIGNATURE

au
Salon du Livre de Québec



Denise
Bombardier

Denise
Bombardier



Mercredi 9 avril 19h à 20h
Jeudi 10 avril 19h à 20h
Vendredi 11 avril 17h à 18h
Samedi 12 avril 13h à 15h
& 19h à 20h
Dimanche 13 avril 13h à 15h

Éric-Emmanuel
Schmitt

Vendredi 11 avril 17h à 19h
Samedi 12 avril 19h à 20h
RENCONTRE ANNULÉE
& 19h à 20h
Dimanche 13 avril 13h à 14h



SCHMITT

SCHMITT

ALBIN MICHEL

www.albin-michel.fr

ACHETER UN LIVRE DE

LANCTÔT
ÉDITEUR

Raymond Cloutier
THÉÂTRE CHANTÉ

Paroles pour le Grand Cirque Ordinaire

Les spectateurs des «folles années» d'hier et les nouveaux lecteurs d'aujourd'hui prendront plaisir à lire et à écouter (sur un cd inclus) ces textes chantés, écrits pour le Grand Cirque Ordinaire de 1969 à 1985.



Jeanette Biondi
LE JEUNE HOMME EN COLÈRE

PIERRE GAUVREAU

Cette première biographie non censurée de Pierre Gauvreau retrace plus de 50 ans de l'histoire culturelle et sociale du Québec et fait le point sur la vie d'un homme sans compromis, d'un artiste aux dons multiples, audacieux, intransigeant et ardent défenseur de toutes les libertés.



Alain Denis
BIDOU JEAN, BIDOUILLEUR

Un roman sur la quête des origines, baigné par des émotions exprimées dans une langue qui vrille, une quête soutenue par un rythme et un ludisme étonnants.



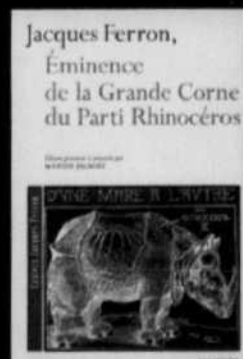
Jean-Philippe Bergeron
VISAGES DE L'AFFOLEMENT

Avec ces *Visages de l'affolement*, poèmes parsemés de fantasmes amoureux et révolutionnaires, Jean-Philippe Bergeron, à 24 ans, nous donne à lire son premier ouvrage, à contre-courant des modes.



François Grégoire
La FACE de l'ADQ

Le véritable portrait de l'ADQ, un parti politique qui, sous le couvert d'une prétendue jeunesse, n'est en fait que la relève du courant conservateur au Québec, au Canada et en Amérique du Nord. L'ADQ, un parti aux idées nouvelles, un parti du renouveau? Ben voyons donc!



Présenté et préparé par Martin Jalbert
JACQUES FERRON, ÉMINENCE DE LA GRANDE CORNE DU PARTI RHINOCÉROS

Les textes «rhinocéros» de Jacques Ferron, preuve singulière d'un engagement à la fois saugrenu et profond, témoignent du regard unique que l'écrivain pose sur le politique.

C'EST ENCOURAGER LA CULTURE QUÉBÉCOISE

ESSAIS

HISTOIRE

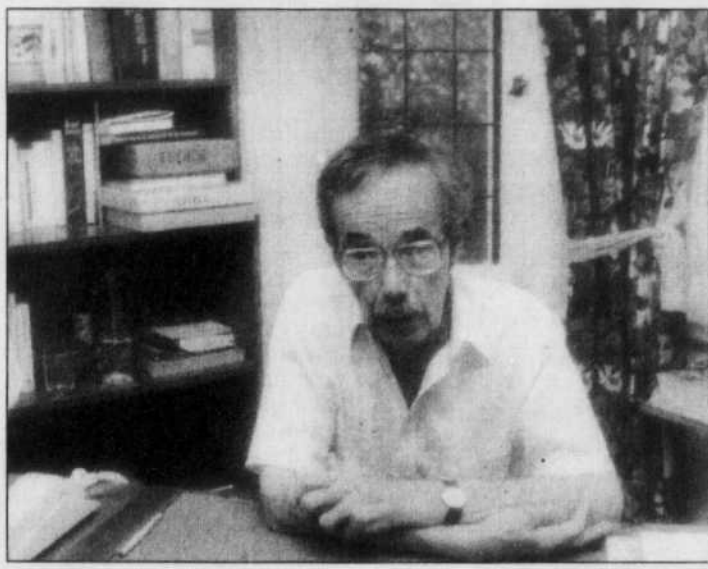
L'obsession si actuelle du Moyen Âge

MICHEL LAPIERRE

Les Anglais ont la mémoire longue. À la suite de leur victoire sur les plaines d'Abraham en 1759, ils ont spontanément eu l'idée de donner, en guise de trophée et en signe de revanche, les armoiries françaises qui ornaient l'une des portes de Québec à une ville d'Angleterre: Hastings. À cet endroit, Guillaume le Conquérant, duc de Normandie, avait triomphé des Anglo-Saxons, sept siècles plus tôt, le 14 octobre 1066! Le traumatisme de la conquête du royaume d'Angleterre par les Normands, ces « Français » comme les appelaient déjà les Anglo-Saxons du Moyen Âge, restait très profond. Hastings ne rendra les armoiries à Québec qu'en 1925!

La réédition tant attendue de *Guillaume le Conquérant*, biographie publiée en 1964 par le regretté médiéviste Paul Zumthor, nous permet de mieux comprendre que, derrière le fait d'armes de 1066, se cache l'un des événements les plus considérables de l'histoire de l'Occident. À l'heure où les États-Unis, la Grande-Bretagne et l'Australie forment une coalition, fière d'être anglo-saxonne et presque convaincue d'avoir le sort de l'humanité entre les mains en menant en Irak une guerre au nom de la liberté, il est bon de se rappeler que Guillaume, le premier roi normand d'Angleterre, a, en installant dans ce pays une nouvelle aristocratie, jeté les bases du premier État moderne unifié autour d'une conscience nationale.

Comme l'historiographie britannique hésite toujours à admettre qu'une mince aristocratie d'origine normande, descendante des rustres Vikings et promise à l'assimilation, ait pu façonner la nation anglaise, Zumthor évite les explications simplistes. Il souligne la grandeur de la civilisation an-



Le regretté médiéviste Paul Zumthor.

glo-saxonne dans l'Angleterre d'avant la conquête de 1066. En tenant compte de la domination intellectuelle du latin à cette époque, l'historien insiste sur l'importance unique qu'occupait dans le droit et la littérature du pays la langue anglo-saxonne, ancêtre de l'anglais. À cette Angleterre, encore très prospère mais menacée de sclérose, il ne manquait, explique Zumthor, qu'un principe d'organisation. C'est ce principe qu'allait lui apporter Guillaume en parlant à ses nouveaux sujets dans une espèce de joul...

Après la conquête de l'Angleterre, le dialecte normand, que les Anglo-Saxons d'alors ne distinguaient guère du français, s'impose comme la langue du prestige pour une période de trois siècles. Ce phénomène conduit à d'extraordinaires paradoxes. En se mariant avec l'anglo-saxon, le « français » disparaît pour donner naissance à une langue hybride inusitée: l'anglais. Mais, avant de disparaître, ce « français » devient le

titre d'expression d'une littérature vernaculaire beaucoup plus riche que celles des pays de tradition carolingienne. La vraie littérature « française », soutient Zumthor, est née en Angleterre! Qui plus est, grâce aux chanteurs et aux récitateurs gallois et cornouaillais qui leur révèlent la tradition orale celtique, les Normands introduisent, sous la forme écrite, le cycle des romans de la Table ronde et le mythe de Tristan et Iseult dans l'imaginaire européen.

Si le dialecte normand devient en Angleterre la langue de l'organisation politique, ce n'est pas en raison de la supériorité de la civilisation normande mais à cause de son étonnante perméabilité à toutes les influences. Telle est la thèse centrale de l'ouvrage de Zumthor. Elle s'harmonise avec la redécouverte du cosmopolitisme médiéval, comme en témoigne une somme inspirée des recherches les plus récentes: l'irremplaçable *Dictionnaire du Moyen Âge*, publié sous la direc-

tion de Claude Gauvard, Alain de Libera et Michel Zink.

Grâce à un internationalisme certain, hérité des expéditions que les Scandinaves avaient menées aussi loin que Kiev et Byzance, les Normands, ces Vikings « francisés » au sang mêlé, non contents de soustraire la Sicile aux Arabes, initient l'Angleterre aux nouveaux courants européens, installent des marchands juifs dans ce pays isolé et l'ouvrent définitivement sur le monde. Ils y assurent la concentration du pouvoir, la hiérarchisation sociale, l'accroissement de la circulation monétaire, la naissance d'une bourgeoisie, bref les éléments qui, des siècles plus tard, permettront à la Grande-Bretagne de devenir la première nation industrielle de l'histoire.

Même s'ils ne nous le précisent pas, le subtil Paul Zumthor et le savant *Dictionnaire du Moyen Âge* nous laissent deviner que le traumatisme de la conquête normande de 1066 n'a pas complètement disparu du monde anglo-saxon et de sa sphère d'influence. Le vieux thème de la discordance entre les telluriques libertés individuelles anglo-saxonnes et le cadre rationnel et collectif imposé jadis par les Normands internationalistes ne cesse de hanter la conscience occidentale.

GUILLAUME LE CONQUÉRANT

Paul Zumthor
Taillandier
Paris, 2003, 448 pages

DICTIONNAIRE DU MOYEN ÂGE

Sous la direction de Claude Gauvard, Alain de Libera et Michel Zink
Presses universitaires de France
Paris, 2002, 1548 pages

Alain Cognard, ou la confusion du pamphlétaire

LOUIS CORNELLIER

Il y a des livres qui ne devraient jamais paraître. *La Belle Province des satisfaits* d'Alain Cognard en est un. Présenté comme un pamphlet visant à secouer les Québécois léthargiques et à leur redonner le goût du débat politique, cet ouvrage est un salmigondis confondant qui part dans toutes les directions, parle de tout et de rien et finit par noyer sa thèse dans un fatras de digressions totalement débridées.

En lisant entre les lignes et entre les paragraphes, ce à quoi il faut bien se résoudre puisque se contenter de lire les lignes nous réduirait à n'y rien comprendre, on finit par saisir que l'essayiste se veut à gauche et indépendantiste, mais sa pensée est à ce point décousue que même si on partage certains de ses fondements, on ne peut qu'en décrocher après quelques pages.

Le Québec est plein de potentiel, semble-t-il écrire, mais tout y va pourtant plutôt mal, et il faudrait faire l'indépendance pour régler ça. Ce à quoi il ajoute que s'il faut faire l'indépendance, c'est pour devenir ce qu'on est, mais mon dieu qu'on fait dur. La thèse, un peu tordue, pourrait se défendre (le Québec fait dur parce qu'il est empêché de se développer), mais l'essayiste s'y enlise plus qu'autre chose.

De profondes carences

Dans un état des lieux qui souffre de profondes carences sur le plan de la grammaire du texte, Cognard traite de langue, d'éducation, de santé, des banques, de l'aéroport de Mirabel, du verglas, du port de Montréal, du toit du stade, de la violence faite aux femmes, des accidents de la route, des caries dentaires des enfants et j'en passe, et tout à la va comme je te pousse, dans un désordre à ce point impressionnant qu'on ne parle plus, ici, de réflexions en coq-à-l'âne mais bel



et bien d'un capharnaüm rhétorique et idéologique. En bref, donc, n'importe quoi, et c'est sans compter les affirmations gratuites sur la qualité de notre langue, de notre télévision (*« proche du zéro absolu »*) et de notre système scolaire, entre plusieurs autres du même acabit. Sur le dernier aspect, d'ailleurs, je tiens à le rassurer: la plupart de mes étudiants, au collégial, ont une pensée plus cohérente que la sienne.

La forme pamphlet ne justifie pas tout et il faut posséder, pour s'y adonner avec efficacité, plus que les qualités qui conviennent à un gérant d'estrade sur la brosse. Notre déception, devant ce désolant *patchwork*, est donc à la hauteur de nos attentes. Nous espérons beaucoup, en effet, de cet essai annoncé comme un électrochoc politique salutaire. Nous aurons eu, finalement, moins que peu.

LA BELLE PROVINCE
DES SATISFAITS
Alain Cognard
VLB
Montréal, 2003, 264 pages

Dix nouvelles
La vie en vrac
Jean-Louis Tremblay

Parfois le bonheur prend la forme toute simple d'un disque 78 tours ou d'une tablette de chocolat fondant...

165 pages
19 \$

20 autres titres disponibles aux Éditions de la Huit

www.carpediem.qc.ca/lahuit
Distribution Univers : 1-800-859-7474
d.univers@videotron.ca

Éto Éditions de la Huit

Olivieri
librairie • bistro

La traduction littéraire : délire et dérive

PARTICIPANTES
PATRICIA CLAXTON
Traductrice littéraire
CHARLOTTE MELANÇON
Traductrice littéraire

ANIMATEUR
JEAN FUGÈRE

Jeudi 17 avril 19 h 30
Réservation obligatoire : 739-3639

Si vous désirez souper au Bistro, il est préférable de réserver.

5219, Côte-des-Neiges
Métro Côte-des-Neiges
service@librairieolivieri.com

Faut-il laisser les loups se dévorer entre eux ?

Ian Rankin
Le Jardin des pendus
thriller
ÉDITIONS DU ROCHER

Entre secrets d'État et criminalité organisée, l'inspecteur Rebus va mener l'enquête la plus éprouvante de sa carrière.

Un thriller signé Ian Rankin

ISBN 2-263-01133-1
118 pages • 29,95 \$

ÉDITIONS DU ROCHER
Les Communications Jo Ann Champagne

SODEP 25 ANS
SOCIÉTÉ DE DÉVELOPPEMENT DES PÉRIODIQUES CULTURELS QUÉBÉCOIS

Concours d'écriture de la SODEP

Afin de souligner notre 25^e anniversaire, la SODEP lance un concours d'écriture sur le thème du **Regard**. « Personne ne sait comment sont exactement les choses quand on ne les regarde pas. » (Hubert Reeves)

Il s'agit d'écrire un texte de création ou de critique. Le gagnant dans chacune des catégories verra son texte publié dans une revue membre de la SODEP et recevra 250 \$. La date butoir est le 15 juin 2003.

Vous rêvez d'écrire pour une revue culturelle?

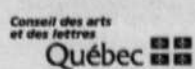
Les approches sont aussi nombreuses que vaste est la culture... Du poème à la nouvelle, en passant par la science-fiction et le polar. Un témoignage de la vitalité de la production littéraire ou artistique. L'expression d'opinions ou d'idées ou encore un regard sur l'histoire ou le patrimoine. Et quoi encore?
À vos plumes!

Gardez-nous à l'œil



T/514.397.8669
F/514.397.6887
www.sodep.qc.ca

Les règlements complets du concours sont disponibles au bureau de la SODEP 460, rue Sainte-Catherine Ouest, bureau 716, Montréal (Québec) H3B 1A7



CRILCQ

Centre de recherche interuniversitaire sur la littérature et la culture québécoises

BOURSE POSTDOCTORALE DU CRILCQ

Le conseil de direction du Centre de recherche interuniversitaire sur la littérature et la culture québécoises (CRILCQ) - anciennement le CRELIQ - site de l'Université Laval annonce l'ouverture du concours pour l'obtention d'une bourse destinée à celles et à ceux qui ont terminé leurs études de 3^e cycle en littérature. Cette bourse sera offerte à une personne répondant aux exigences suivantes :

Exigences

- Avoir terminé des études de 3^e cycle dans une université autre que l'Université Laval;
- avoir procédé au dépôt pour soutenance de sa thèse de doctorat;
- s'engager à participer activement aux activités scientifiques d'un des trois axes de recherche du CRILCQ : histoire littéraire, histoire culturelle et dynamique des genres.

Présentation du dossier

- La candidate ou le candidat remplira un formulaire de demande de bourse en utilisant le formulaire PDF qui se trouve sur notre site web à l'adresse suivante : <http://www.creliq.ulaval.ca/> à la rubrique recherche, section formulaire de demande de bourse;
- elle ou il joindra à sa demande une lettre de recommandation (partie C du formulaire), une lettre d'un des chercheurs du CRILCQ qui accepte de superviser le stage (partie B du formulaire) ainsi qu'un article publié dans une revue avec comité de lecture ou un chapitre de sa thèse.

Le montant accordé est de 20 000 \$.

La personne sélectionnée obtiendra également une charge de cours rémunérée selon les tarifs en vigueur au Département des littératures de l'Université Laval.

La bourse est offerte pour une durée de 12 mois à compter du 1^{er} septembre 2003.

Date limite pour le dépôt des demandes : **15 mai 2003.**

Les dossiers devront être envoyés ou déposés au CRILCQ à l'adresse suivante : Local 7191, PavCharles-De Koninck, Faculté des lettres, Université Laval, Sainte-Foy (Québec) G1K 7P4.

Le jury sera composé des membres du comité exécutif du CRILCQ - site de l'Université Laval. Il rendra sa décision le 16 mai 2003.

ESSAIS

THÉÂTRE

Répertoire discutable

HERVÉ GUAY

En principe, il faudrait se réjouir de voir paraître un ouvrage tel que *100 pièces du théâtre québécois qu'il faut lire ou voir*. Reconnaître d'abord que l'exercice permet de constater à quel point notre dramaturgie est diverse. Toutefois, certains choix de Lucie-Marie Magnan et de Christian Morin laissent perplexes. Et pas seulement parce que les auteurs ont jugé bon de répertorier autant d'œuvres jugées importantes mais aussi parce qu'il faut encore y constater certains oublis.

En fait, le plus discutable de l'entreprise tient aux maigres justifications offertes quant aux pièces sélectionnées. Personne ne sera contre le fait de répertorier avant tout les pièces reconnues par la critique et le public. Sauf qu'en ce qui a trait aux œuvres du passé, les auteurs ne font pas de distinction entre les pièces qui ont présenté un intérêt au moment de la création et celles qui l'ont conservé aujourd'hui. D'ailleurs, si les considérations historiques avaient vraiment joué, à tout le moins quelques œuvres du XIX^e siècle auraient pu faire partie de ce palmarès ou ne figurent pas que des drames sans défauts.

À ce chapitre, la faiblesse de maintes pièces retenues est soulignée. Dans ce cas, pourquoi ne pas avoir limité la sélection au meilleur de la production d'un auteur dramatique? Deux ou trois auraient suffi par tête de pipe, et encore pour quelques-uns seulement, quitte à faire une exception

pour Tremblay. Or, même en ce qui concerne ce dernier, la qualité de la sélection est inégale. Mais ce n'est pas le seul.

Venons-en aux oublis, ou plutôt aux oubliés. Je cite en bloc André Ricard, Michel Garneau, Jean-François Caron, Wajdi Mouawad et Carole Fréchette, à qui on a préféré des auteurs bien plus obscurs, sinon des textes vraiment quelconques.

Lu d'un bout à l'autre, comme je l'ai fait, ce répertoire a quelque chose de répétitif qui tient au genre mais aussi à la formule assez rigide et très impersonnelle adoptée par les auteurs: bref résumé suivi d'une analyse des personnages, de l'espace, du temps et du langage. Le tout est rédigé d'une manière un peu scolaire, organisé par thèmes très généraux tels que l'amour, le pouvoir, le pays, souvent considérés d'une manière très lâche. Aussi est-il difficile de voir d'autres publics pour cet ouvrage que l'étudiant qui veut faire l'économie de lectures obligatoires ou encore être secouru dans sa recherche d'une scène d'audition. A moins qu'au bout du compte il ne faille concéder qu'un répertoire discutable vaut sans doute mieux que pas de répertoire du tout.

100 PIÈCES DU THÉÂTRE QUÉBÉCOIS QU'IL FAUT LIRE OU VOIR

Lucie-Marie Magnan
et Christian Morin
Nota Bene
Québec, 2002, 445 pages

À L'ESSENTIEL

Une fabuleuse aventure

LE DEVOIR

Il y a 50 ans ce mois-ci, l'Américain James Watson et le Britannique Francis Crick perçurent le secret de la structure hélicoïdale de l'ADN, molécule clé de la vie dont la découverte devait révolutionner la biologie, la médecine, voire l'agriculture, et valoir à ses protagonistes le prix Nobel de médecine en 1962.

Watson a par la suite raconté dans un livre la fabuleuse aventure scientifique qui a conduit à cet événement historique. Pour en marquer le cinquantième anniversaire, les Éditions Robert Laffont rééditent ce récit palpitant qui décrit les intrigues de coulisse ou transparent la jalousie, l'ambition, l'insolence du génie mais aussi l'exaltation de la découverte. Un récit qui demeure toutefois la version personnelle de l'un des découvreurs.

ÉCHOS

Des textes de Bougainville au Septentrion

(Le Devoir) — Louis-Antoine de Bougainville, aide de camp du marquis de Montcalm, jouissait d'un point de vue privilégié sur les affaires de la colonie. Il s'intéressait notamment à la compréhension des alliances franco-indiennes. Dans *Écrits sur le Canada*, les Éditions du Septentrion ont eu la bonne idée de reprendre les textes du célèbre militaire tels qu'ils furent colligés dans le *Rapport de l'archiviste de la province de Québec en 1923-1924*.

La Gaspésie, haute en couleurs

(Le Devoir) — Un beau livre, riche et intelligent, qui offre un panorama complet de la Gaspésie. Le sous-titre donne une idée de cette visite de la péninsule: «*Ses paysages, son histoire, ses gens, ses attraits*». En somme, tout y passe. *La Gaspésie*, un livre signé Paul Laramée et Marie-Josée Auclair, vient de paraître aux Éditions de l'Homme.

L'ennemi du guillemet

(Le Devoir) — Dans la dernière livraison de *L'Apostrophe*, on trouvera notamment un portrait de Pierre Vallières et un essai de notre collaborateur Michel Lapierre consacré à Jacques Ferron. À son avis, l'œuvre du docteur marque «*le passage entre le folklore et l'histoire*». *L'Apostrophe*, vol. 2, n° 1, hiver 2003. En kiosque.

ANTOINE ROBITAILLE

Tout le monde parle de Robert Kagan. Ce chercheur du Centre Carnegie pour la paix internationale, *think tank* de Washington, aurait écrit, selon plusieurs, un essai aussi important pour notre époque que ceux d'Huntington (*Le Choc des civilisations*), de Fukuyama (*La Fin de l'histoire*) et de Barber (*Djihad contre McWorld*) pour celle de l'après-guerre froide.

Tout le monde parle de Kagan, et avec raison. Son petit livre *La Puissance et la Faiblesse* pose des questions fondamentales sur la configuration actuelle du monde et précisément sur cette «*faille atlantique*» qui s'est approfondie avec la crise irakienne et qui divise, comme jamais depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale, les États-Unis et l'Europe; surtout la «*vieille*».

Mars et Vénus

Kagan, pour faire image, reprend le titre d'un essai de psychologie populaire et affirme que l'Amérique viendrait de Mars (dieu de la guerre) alors que l'Europe descendrait de Vénus. La première se trouve «*prisonnière*» de l'histoire, bref d'une conception du monde pétriée par les rapports de force, alors que le Vieux Continent plaide pour un dépassement de cette antique vision par l'instauration d'un système international régi par le droit. Autrement dit, il voudrait que, comme lui, le monde entier passe à la post-histoire. L'Amérique serait hobbesienne, du nom du philosophe anglais Hobbes, dont la phrase célèbre est: «*L'homme est un loup pour l'homme*». L'Europe, à l'opposé, serait kantienne, en référence à Kant, auteur d'un «*projet de paix perpétuelle*» où le droit se serait totalement substitué à la guerre, ou un État supranational garantirait la paix sur terre.

Paradoxe, c'est par l'intermédiaire d'un président américain, Woodrow Wilson, après la Première Guerre mondiale, que le projet de Kant et de l'école «*idéaliste*» des relations internationales s'est d'abord incarné dans le monde.

Une première fois au sein de la Société des nations, vite déçue entre autres à cause du désaveu du Congrès américain, et une seconde fois dans l'ONU. Mais Robert Kagan soutient que l'idéalisme est une pensée de faiblesse. On se rappelle cette confrontation, racontée

par Thucydide, entre les pauvres Méliens et les puissants Athéniens. Les premiers invoquaient le principe de justice; les seconds, la raison du plus fort. Jadis, les États-Unis, peu puissants, ont défendu une position idéaliste alors que les Européens restaient réalistes. Les rôles se sont graduellement inversés par la suite et cristallisés lors de la guerre froide.

La thèse de Kagan a ceci d'intéressant qu'elle nous fait prendre conscience des paradoxes, écueils et apories de l'idéalisme contemporain. Le «*paradis post-historique*» dans lequel l'Europe s'est développée et où elle enracine ses convictions pacifistes doit beaucoup à la présence de troupes américaines postées sur le Vieux Continent. Kagan réclame-t-il la gratitude des Européens? Pas exactement. Il leur enjoint de faire l'effort de penser politiquement le monde. On pourrait parfois exiger la même chose de nos pacifistes locaux, qui ont grandi dans le «*paradis post-historique*» du Canada. Pas besoin d'être un épouvantail du type «*conservateur de droite*» pour penser ainsi. L'emploi de la force, il y a 12 ans, contre Saddam Hussein n'aurait-il pas été plus bé-

néfique au peuple irakien que 12 ans de demi-mesures médiocres du type «*Pétrole contre nourriture*» ou du jeu du chat et de la souris entre inspecteurs et Saddam? Par ailleurs, j'ai interviewé Régis Debray l'an dernier pour un petit livre prémonitoire où il exposait une thèse repoussive: un «*plaidoyer pour des États-Unis d'Occident*». L'homme de gauche se désolait de voir l'Europe s'être muée en simple bras humanitaire de l'Empire. Kagan ne dit pas autre chose lorsqu'il souligne que, dans les Balkans par exemple, en Europe même, les États-Unis ont «*préparé le repas*» alors que «*les Européens ont fait la vaisselle*». Bref, il semble y avoir un consensus de Kagan à Michael Walzer en passant par Debray: pour qu'un véritable multilatéralisme prenne forme, l'Europe n'a d'autre choix que de renouer avec la puissance.

Simplifications

Certes, Kagan, tout comme Fukuyama, Huntington et Barber, a bien des défauts. Sa thèse est instructive, stimulante, reste qu'elle fut écrite au crayon gras. Par exemple, lorsqu'il se risque à une métaphore qui en dit long, l'Europe, à ses dires, serait comme «*le patron d'un saloon*» de l'époque du Far West. «*Et l'on sait bien que les hors-la-loi tirent sur le shérif, pas sur le tenancier* [...] Pour ce dernier, le shérif qui tente d'imposer le respect de l'ordre par la force est parfois plus dangereux que les hors-la-loi qui veulent juste boire un verre.»

Les derniers numéros de la revue *Commentaire*, fondée par Raymond Aron, présentent plusieurs textes qui font ressortir les angles morts et les insuffisances de la thèse. Dans le numéro d'hiver 2002-03, François Duchêne écrit par exemple qu'il est inexact de lier la recherche de solutions mul-

tionales à la faiblesse. «*Dès la fin de la Deuxième Guerre mondiale, l'Amérique était déjà, et de loin, la plus grande puissance au monde. C'est pourtant elle qui a fondé la plupart des instances internationales d'après-guerre, qui ont joué un grand rôle et qui existent toujours*». De même, le politologue Pierre Hassner fait remarquer que l'oncle Sam n'était ni faible ni petit lorsque Wilson proposa la création de la Société des nations, à la fin de la première guerre.

Puissance

Les auteurs de *Commentaire* reprochent aussi à Kagan son analyse simpliste de la puissance. L'ancien directeur du *Monde* André Fontaine souligne que la puissance n'est pas que militaire: «*L'Europe n'est certes pas aujourd'hui une grande puissance militaire, et son discours sur la politique étrangère et de sécurité commune sonne creux. Reste qu'elle est la première puissance commerciale de la planète. Elle a réussi, avec l'euro, une opération unique au monde, à laquelle Tony Blair brûle de se joindre*». Dans la même veine, Pierre Hassner rappelle que la puissance militaire ne suffit jamais. Et il enchaine avec la phrase de Rousseau, qui a bien des résonances en ces jours qui suivent la chute de Bagdad: «*Le plus fort n'est jamais assez fort pour rester toujours le maître s'il ne transforme la force en droit et l'obéissance en devoir*».

LA PUISSANCE ET LA FAIBLESSE

LES ÉTATS-UNIS ET L'EUROPE DANS LE NOUVEL ORDRE

MONDIAL

Robert Kagan
Plon
Paris, 160 pages

COMMENTAIRE (REVUE)

Numéros 99, 100 et 101
Plon, Paris

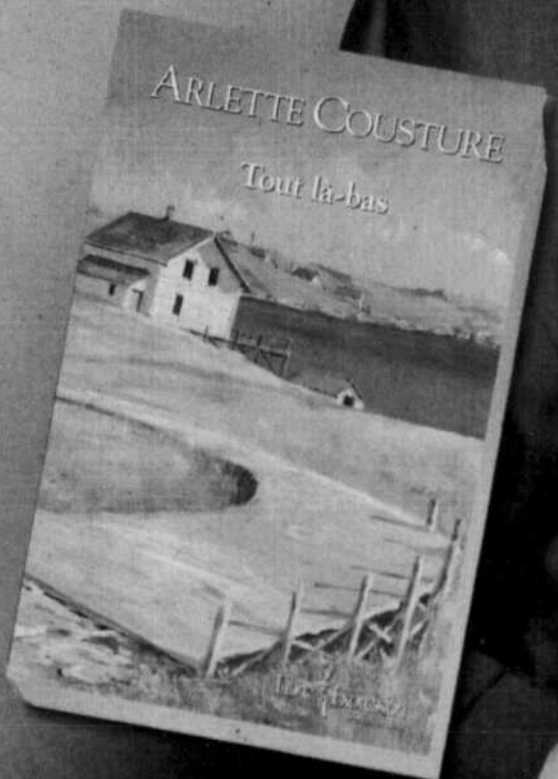


Robert Kagan

ARLETTE COUSTURE

vous emmène

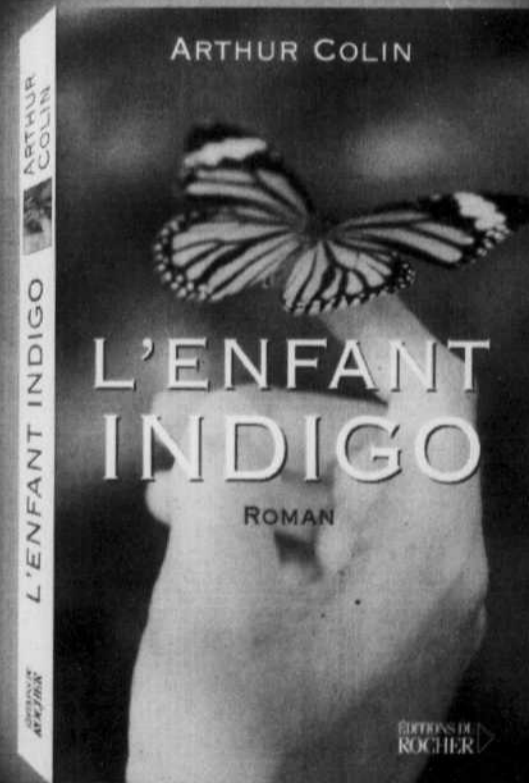
Tout là-bas,
à Harrington Harbour,
le temps d'un roman
ensorceleur
comme l'île
qui l'a inspirée.



EN VENTE PARTOUT

Libre Expression
QUEBECOR MEDIA

Une aventure magique



Entre *L'Alchimiste*
et *Le Petit Prince*,
l'enfant du
nouveau millénaire

Un roman de l'âme
d'Arthur Colin

ISBN 2-263-01174-2
218 pages • 24,95\$

ÉDITIONS DU ROCHER

Les Communications
Jo Ann Champagne

LIVRES

ESSAI

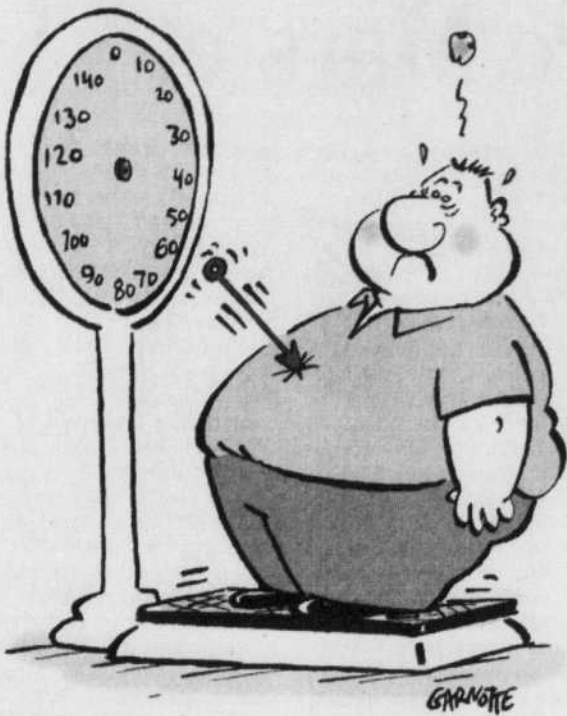
Le fabuleux monde des gros

FABIEN DEGLISE
LE DEVOIR

Ça se lit comme un roman. Un roman touffu avec ses descriptions rigoureuses des bourgades de l'Amérique rurale de la première partie du XX^e siècle, au milieu desquelles évoluent des personnages attachants. Il y a le vieux Carl Karcher, roi du hot-dog à Los Angeles dans les années 40, le jeune loup Ray Kroc, prêt à toutes les clowneries pour attirer les enfants dans ses restaurants, la pauvre Elisa Zamot, forcée de se lever à l'aube pour gagner quelques cents, le sympathique Dave Feamster, le cœur sur la main, qui travaille sans relâche pour le bien-être de ses employés, et les frères Cappelli de Saint-Hubert — PQ! — qui aiment les vendredis 13.

Dès les premières pages, les orangeries d'Anaheim, en Californie, fleurissent bon. Le gazon fraîchement coupé aussi. Et Walt Disney construit son grand parc d'attraction. C'est le paradis, dit-on. Sans doute. Mais l'histoire qui se trame dans ce décor séduisant est loin d'être réjouissante. Loin d'être fictive aussi.

C'est que, malgré sa forme et ses tonalités romanesques, *Les Empereurs du fast-food* est plutôt un travail d'enquête titanessque orchestré par le journaliste Eric Schlosser dans l'Amérique de la «malbouffe» pour bien comprendre les effets de la culture alimentaire du «vite fait mal fait» sur ses contemporains. Les anglophones connaissent d'ailleurs l'ouvrage depuis plus de deux ans sous le titre *Fast-Food Na-*



tion, the dark side of the all-American meal (HarpersCollins).

Le résultat? Un incroyable voyage au milieu des enseignes clignotantes ou lumineuses des Burger King, McDonald's, Pizza Hut, Subway ou Taco Bell, pour les plus connues, ou des Satellite Hamburger System, Kelly's Jet System, Whataburger ou Burger Boy Food-O-Rama, pour celles qui n'ont pas marqué l'histoire. Les noms sont parfois amusants, mais tous cachent une mécanique redoutable qui a façonné l'image des États-

Unis et du monde durant les 60 dernières années... pour le pire, croit Schlosser.

Tout y passe: des premiers pas de l'industrie qui s'adapte au monde de l'automobile aux tractations politiques nécessaires pour s'assurer une main-d'œuvre docile et sous-payée en passant par le décrochage scolaire — eh oui! — ou encore par la révolution induite par les Big Mac et les incontestables frites dans le monde agricole. Schlosser tourne lentement autour de la «boulette de steak haché»

pour frapper là où ça fait mal, comme dirait l'autre.

Le portrait devient très vite indigeste au rythme des récits des vieux loups de l'industrie qui martèlent leur vision de la restauration moderne à grands coups de concepts douteux et des franchisés qui dépeignent un système où le consommateur est loin d'être au centre des préoccupations. Les frites y sont grasses, homogènes et débordantes de saveurs... naturellement et/ou artificiellement élaborées en laboratoire. Les pathogènes sont en liberté, tout comme les obèses qui, aux États-Unis mais aussi ailleurs dans le monde, deviennent désormais les fiers ambassadeurs d'une philosophie née à San Bernardino, en Californie. Ça se passait à la fin des années 40, autour du McDonald Brothers Burger Bar Drive-in des frères Richard et Maurice.

Depuis, comme le veut l'adage popularisé ces dernières années par les pourfendeurs des repas minute, «plus rien ne goûte comme avant». Surtout les hamburgers... après «l'ingestion» des *Empereurs du fast-food*. Mais Schlosser n'a pas jugé bon de le préciser dans son introduction!

LES EMPEREURS DU FAST-FOOD

LE CAUCHEMAR
D'UN SYSTÈME TENTACULAIRE
Eric Schlosser
Éditions Autrement Frontières
Paris, 2003, 294 pages

ROMAN HISTORIQUE

Parfum de cour

CAROLINE MONTPETIT
LE DEVOIR



JACQUES GRENIER LE DEVOIR
Chantal Thomas

Chantal Thomas a un goût pour les personnalités controversées et un intérêt marqué pour l'Ancien Régime français, avec son esthétique chargée et son parfum de soufre. L'écrivaine française, qui a aussi publié de nombreux essais, est invitée pour le Salon du livre de Québec, ce week-end.

Au début des années 70, cette philosophe se découvre une passion pour le marquis de Sade et publie, en 1978, un essai sur le divin marquis, réédité depuis. Quelques années plus tard, c'est sur les traces d'un autre libertin, le volage Casanova, plus épique que Sade celui-là, qu'elle se lance. Et en 1989, c'est à Marie-Antoinette qu'elle s'intéresse, en publiant *La Reine scélérate*, recueil réunissant des pamphlets dévastateurs sur la reine et dévoilant l'extrême misogynie et les insultes dont elle fut la cible durant la Révolution française. Avec *Les Adieux à la reine*, qui remportait le prix Femina 2002, Chantal Thomas revient à Marie-Antoinette, mais sous la forme du roman. Cette fois, l'auteur s'est glissé dans la peau d'une lectrice adjointe de la reine, une Mme Laborde, personnage qui aurait vraiment existé et dont l'auteur a trouvé le nom dans l'almanach de 1789.

Lectrice soumise, la dame Laborde vit, près de la reine qu'elle idolâtre, les derniers moments de Versailles survolté et assiste aux adieux de la reine alors que ses plus proches, dont la famille de Polignac, l'abandonnent pour prendre le chemin de l'exil. Ce qui règne à Versailles, alors, c'est la peur. Et Chantal Thomas a décrit la cour dans son faste, mais aussi dans sa décadence, alors qu'aux portes du royaume les exclus s'entassent dans l'indigence. Pourtant, c'est à redorer le blason de Marie-Antoinette que cette dix-huitième s'est attardée. «*J'ai*

une sympathie entière pour ce personnage», dit Chantal Thomas au sujet de Marie-Antoinette. Pour elle, Marie-Antoinette a été exagérément démonisée. La reine «scélérate» a notamment été victime de son époque, qui n'était pas, de toute évidence, la plus facile pour régner. Elle pâtit, aux yeux du peuple, du fait qu'elle est Autrichienne, précisément promise au roi pour rétablir les relations entre l'Autriche et la France. Lourde tâche pour une jeune femme qui arrive en France à 15 ans... Aussi, les fameux pamphlets publiés par Thomas traduisent la haine du peuple pour l'«Architigresse», le «monstre femelle».

Or, selon Chantal Thomas, il existe une autre reine derrière celle, capricieuse et insensible, que l'histoire, vue par les républicains, nous a fait connaître. C'est une reine qui gardait courage dans l'épreuve, de la mort de son fils à la chute de la monarchie, jusqu'à l'échafaud.

LES ADIEUX À LA REINE

Chantal Thomas
Éditions du Seuil
Paris, 2002, 253 pages

LITTÉRATURE JEUNESSE

La poule et l'œuf

CAROLE TREMBLAY

À Pâques, les enfants ne se demandent pas qui, de la poule ou de l'œuf, va arriver en premier. Tout ce qui leur importe, c'est de savoir à quelle heure le lapin de Pâques va les livrer. Quelques histoires de gallinacés pour les faire patienter.

ment détenue que par la chouette, ce qui oblige la maman à passer quelques nuits debout avant de savoir quand elle pourra enfin voir sa progéniture. Un album sympathique et coloré qui explique vraiment pourquoi la date de Pâques change chaque année.

LA PETITE POULE NOIRE

Texte: Martina Schlossmacher;
ill.: Iskender Gider
Éditions Nord-Sud, 24 pages
(À partir de 4 ans.)

La petite poule noire vit au milieu d'une masse homogène de consœurs toutes plus blanches les unes que les autres. Mais sa couleur n'est pas son unique particularité. En effet, en plus de faire partie d'une minorité ultra-visible, la petite poule noire pond des œufs de formes extravagantes: des coeurs, des fleurs, des étoiles... Au poulailler, on se moque d'elle, on la méprise, on la rejette même dans un coin obscur. Sa vie d'exclue n'est plus que douleur et grimaces de bec jusqu'à ce que le lapin de Pâques, venu faire sa récolte annuelle, la remarque au milieu de ses œufs insolites. Tel un René dénichant une Céline, le lapin s'émeut et décide de faire découvrir au roi les talents créatifs de

la petite poule noire. Le souverain, enchanté, adopte la pouleuse sur-le-champ. Voilà comment cette Cendrillon du poulailler trouve enfin sa place en ce bas-monde. Les illustrations bon enfant et le texte rythmé donnent de l'allant à l'histoire, lui évitant de s'appuyer trop lourdement sur son brave message d'éloge de la différence.

L'ŒUF DE ROSTUDEL

Texte et illustrations:
Armelle Boy
Bayard jeunesse, 32 pages
(À partir de 3 ans.)

Rostudel n'est pas le nom d'une pâtisserie viennoise, mais celui d'une ferme où un œuf géant est trouvé. Le format inhabituel intrigue tous les animaux qui se demandent qui va bien pouvoir couver un monstre-pareil. Après délibérations, on confie la tâche aux moutons Hector et Basile. L'opération est un succès puisque, quelques jours plus tard, la coquille se craquelle pour laisser apparaître un étrange poussin gris. Malgré son aspect inusité, Kouïkolo s'avère un bien gentil oisillon, aimé de tous. Il faut un certain temps pour qu'une encyclopédie lui révèle sa véritable identité: le nouveau venu n'est rien de

moins qu'un manchot royal. Lorsqu'il apprend qu'il est d'appellation royale, le poussin réclame qu'on le traite avec les égards qui lui sont dus. Une petite leçon d'humilité viendra clore cet album gentil et coloré mais sans grande surprise.

LE LAPIN D'ARNAUD

Texte et illustrations:
Yvonne Jagtenberg
Pastel, 26 pages
(À partir de 3 ans.)

On ne peut pas aborder Pâques sans causer lapin. Celui d'Arnaud est brun et normal. C'est-à-dire qu'il bouge sans arrêt, ce qui le rend très difficile à dessiner. Arnaud voudrait pourtant bien faire son portrait. Alors qu'il est censé garder la pose, le lapin s'enfuit par la fenêtre. Lancé à la poursuite de son animal favori, Arnaud fait la rencontre de différentes personnes, dans divers lieux. L'artiste et son modèle finissent par se retrouver en fin de journée, dans un joli moment de bonheur simple. L'économie de texte et la naïveté des illustrations laissent toute la place à la sensibilité qui se dégage de cette charmante petite histoire qui plaira particulièrement aux tout jeunes enfants.

Un journal intime inédit.

Un regard attentif sur la société québécoise de son époque et sur la vie quotidienne à Charlesbourg au XIX^e siècle.

Mes Souvenirs
Jacques-Ferdinand Verret
1860 - 1946
Tome I, 1879-1882 (525 p., 27 \$)
Tome II, 1883-1888 + 1912-1946 (extraits) (566 p., 27 \$)
• Introduction • Notes historiques et biographiques
• Index des noms de personnes (plus de 1 400) • Photographies
20 autres titres disponibles
Les Éditions de la Nuit
www.carpediem.qc.ca/lahuit
Distribution Univers :
1-800-859-7474
d.univers@videotron.ca

J'espère que tout sera bleu
Jean Pierre Girard



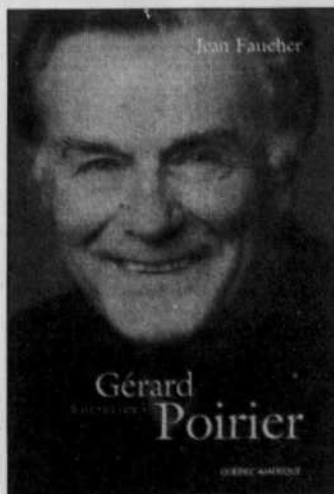
« [...] on a affaire à un nouvelliste de premier plan. Un styliste qui cherche la lumière, capable d'images inoubliables. »

Marie-Claude Fortin
Voir (Montréal)

« On pourrait dire de ce recueil qu'il n'est pas loin de ressembler à une anthologie tant il donne un bon aperçu de la palette d'écriture de Girard. »

Robert Chartrand
Le Devoir

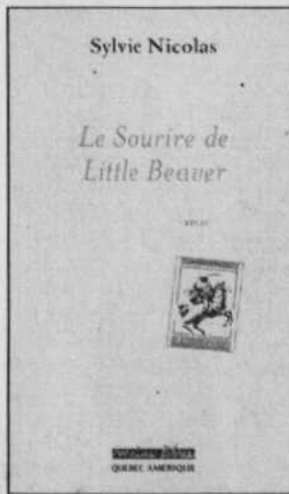
Gérard Poirier
Jean Faucher



Grâce à la complicité de Jean Faucher, le grand comédien Gérard Poirier se raconte. À travers ces entretiens captivants se dessine une carrière des plus impressionnantes. Théâtre, télévision, cinéma, autant de lieux où son immense talent s'est exprimé.

Sensible et brillant, aussi charmant qu'étonnant, cet homme aux mille talents révèle ici sa vie de création et de passion.

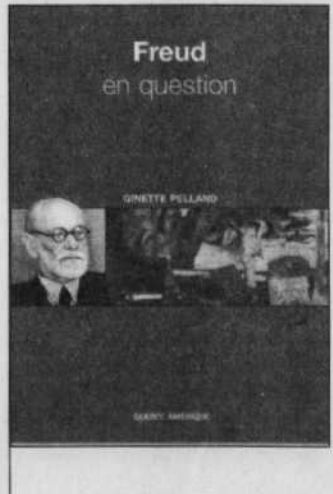
Le Sourire de Little Beaver
Sylvie Nicolas



« Le résultat se révèle lumineux, apte à séduire tant les lecteurs de poésie que tous ceux qui croient qu'il existe encore quelque part dans tous les « petits hommes » un germe de colosse. »

Antoine Tanguay
Le Soleil

Freud en question
Ginette Pelland



« [...] l'ouvrage de Ginette Pelland se veut surtout — et c'est par là qu'il brille — une défense et illustration de la portée philosophique de l'œuvre de Freud. »

Louis Cornélius
Le Devoir